

LA NOUVELLE
ARCADE

OU

L'INTÉRIEUR
DE DEUX FAMILLES.

PAR AUGUSTE LAFONTAINE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR L. F***.

TOME DEUXIÈME.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

CHEZ J.-G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue du Colombier, n° 21;
et Palais-Royal, galerie d'Orléans, n° 13.

1829.

46603

LA NOUVELLE

ARCADIE

,

OU

L'INTÉRIEUR

DE DEUX FAMILLES.

PAR AUGUSTE LAFONTAINE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR L. F***.

TOME DEUXIÈME

.

NOUVELLE ÉDITION

.

A PARIS

,

CHEZ J.-G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

,

rue du Colombier, n^o 21 ;
et Palais-Royal, galerie d'Orléans, n^o 13.

1829

.

LE DIABLE

SE MÊLE DE TOUT.

EMMA alla chez Augustine, mais rarement ; elle en dit la cause à son mari : c'était pour ne pas déplaire à la comtesse. Elle voulait faire voir à son mari jusqu'à quel point elle pouvait aimer une jeune et jolie femme que lui-même avait dit être parfaite, et combien son cœur était exempt d'envie ou de jalousie. Il l'était réellement : elle était enchantée des vertus d'Augustine. Elle reprocha à son mari de la froideur, lorsqu'il parlait d'Augustine ; c'était pourtant là de la dissimulation, car cette froideur lui plaisait. Le major se laissa entraîner par le feint enthousiasme de sa femme ; cependant il ne dit que ce qu'il pensait d'Augustine, mais sans faire de comparaison avec Emma ; il parla de l'âme pure et céleste d'Augustine.

« Eh bien ! dit Emma lorsqu'elle fut seule, que voit-il donc dans cette âme pure et céleste ? Elle est belle ; l'envie même ne pourrait dire le contraire : mais pourquoi ne dit-il jamais un mot de sa beauté ? Oh ! je crains bien que monsieur mon mari ne puisse pas lui-même me montrer son âme comme une goutte de rosée dans un lys ! »

Emma porta la main à son front. « Pourquoi, malgré tout ce que je fais pour obtenir la confiance d'Augustine, reste-t-il cependant toujours quelque chose d'étranger entre nous ? Pourquoi, lorsque je suis seule avec elle, garde-t-elle souvent un profond silence dans les moments où je lui prodigue le plus d'amitié et de caresses ? O hommes !... Elle est belle, c'est là

seulement ce qu'il y a de vrai de toutes les merveilles que mon mari voit en elle. Cette innocence enfantine avec laquelle cette femme fait souvent des demandes, dont elle voudrait cependant bien connaître les réponses, n'est peut-être qu'une coquetterie plus piquante, plus raffinée, qui sied fort bien à cette jeune femme, et s'accorde avec ses yeux pieux et sa figure virginale ; elle est bonne ; mais suis-je méchante ? Eh ! qui ne sait pas que les hommes, toujours froids pour ce qui leur appartient, souhaitent avec ardeur le bien d'autrui.... Pourquoi m'a-t-il autrefois appelée un *être sublime*, une *âme élevée* ? A présent, voici que tout à coup cette simplicité si tendre, si pieuse, si humble, si enfantine, lui paraît seule former la vraie élévation du caractère de la femme. O hommes inconstans !

« Je pourrais aussi faire des comparaisons : qui m'en empêcherait ? Mais je l'aime, et conséquemment il est pour moi l'homme le plus aimable, le plus parfait... O mon cœur, mon pauvre cœur ! (Elle porta la main sur son cœur, qui commença à battre avec force.) Et pourquoi... (Ici Emma se leva, et porta ses regards vers le ciel.) pourquoi cette femme si sensible, si aimante, est-elle envers moi froide, méfiante ? Pourquoi est elle mon ennemie ? Pourrais-je dire ! Oui, mon ennemie ; elle l'est. O hommes ! vous ne savez point comment elle vous attire, avec ces douces paroles, son sourire agréable et sa modestie !

« Non, il ne l'aime point, non ! O mon Dieu ! ce serait la plus noire trahison ; mais n'est-il pas affligeant de se voir toujours mise à la suite d'une femme qui, pour plaire, emploie peut-être plus de coquetterie que moi...? car, à qui témoignai-je de l'amour ? à lui seul ; envers qui suis-je bonne, affable, aimante, obéissante ? envers lui seul ! Oh ! je l'aime trop ; il obtint mon cœur avec quelques tendres protestations, avec moins que rien ; et cependant, si je me compare à elle, suis-je donc vieille, laide, suis-je un monstre ? » Elle alla devant une glace ; son œil étincelait, sa joue était teinte du rouge ardent de la colère, mais elle ne s'en aperçut point. « Qu'est-ce donc qu'il nomme son esprit ? Que sait-elle que je ne sache aussi bien, ou même mieux ? (Ici des larmes coulèrent sur ses joues. Oh ! qu'il est injuste l'homme que j'aime avec tant de passion ! »

Ce ne furent point là les réflexions d'une heure, d'un jour, mais celles de plusieurs mois : et une certaine aversion contre Augustine ; jeta de profondes racines dans le cœur d'Emma. Elle épia Augustine pour découvrir en elle quelque faiblesse ; elle n'en trouva point, et son dépit ne fit qu'augmenter. Elle chercha encore à gagner le cœur et la confiance d'Augustine. Mais il y avait entre elles comme un sentiment de répulsion qu'aucune d'elles ne pouvait surmonter. « Il me semble, dit Augustine à Léopold avec une certaine anxiété, que l'amitié d'Emma n'est qu'une feinte. O mon cher époux ! je m'efforce en vain de l'aimer ; car je tremble, lorsqu'elle m'embrasse, et le repentir de cette injustice me rend, lorsque je suis seule avec elle, muette et triste. Je voudrais me jeter à ses pieds, et lui demander pardon de mon injustice. »

C'était là ce que vit Emma. Lui arrivait-il de faire sur le cœur d'Augustine une impression plus vive qu'à l'ordinaire, Augustine alors n'y résistait point ; elle la serrait contre son sein, mais elle rougissait en même temps. Elle baissait ses yeux, car elle n'osait les tenir fixés sur Emma ; et alors quelques larmes qu'elle essayait de cacher coulaient sur les joues d'Augustine.

« Que veut dire cela ? se demanda Emma lorsqu'elle fut seule. Pourquoi trembler ? pourquoi rougir ? pourquoi ces larmes ?

« O Dieu ! cela doit cacher quelque secret terrible. »

Emma se levant virement, s'arracha à cette pensée sinistre ; elle s'élança dans l'appartement de son mari, dans ses bras ; et ses caresses, sa confiance, tranquillisèrent son esprit.

La femme de chambre de M^{me} de Wolffenstein, fille rusée, méchante, ancienne confidente de sa maîtresse, et qui éprouvait un mortel ennui de la vie champêtre qu'on menait à Abendstedt, alla voir le pasteur, en fut assez bien accueillie, et alla ensuite chez Frantz. Fièrè. de la faveur de sa maîtresse, elle parla des bals, des fêtes qu'elle avait vus, de son influence sur l'épouse du major, offrit sa protection, et, pour obtenir de la confiance, découvrit en confidence quelques secrets de sa maîtresse.

Augustine se tut avec froideur et fierté ; et lorsque cela devint trop fort, elle en fit la remarque à l'oncle.

L'oncle réprimanda fortement la femme de chambre, qui s'en retourna pleine de projets de vengeance. Aussi dès que Marianne, en déshabillant sa maîtresse, l'eut entendu pousser quelques soupirs, elle parvint à lui arracher son secret ; aussitôt son esprit méchant tomba sur sa victime. « Tout le château vous plaint, madame, lui dit-elle.

« – Comment ? Que dites-vous, impertinente ? reprit Emma en s'éloignant d'elle ; ôtez-vous de ma vue. »

Marianne s'en alla gaîment, car elle connaissait sa maîtresse.

Le lendemain matin, Emma parut désirer qu'elle parlât ; mais Marianne ne dit pas le mot. Le soir, Emma se décida à la questionner.

« Eh bien, qui dites-vous que l'on plaint ? » Marianne baisa la main de sa maîtresse, proféra quelques paroles, puis s'arrêta, comme si elle en eût trop dit, recommença à parler, et enfin se tut ; mais le feu de la jalousie avait pénétré douloureusement dans le sein d'Emma. « Serait-il possible, dit-elle avec un regard sérieux, en allant dans la chambre de son mari, que je sois la fable, l'objet de la pitié de mes domestiques ! »

Le major était dans sa chambre, assis au clavecin ; elle l'entendit jouer et chanter. C'étaient précisément les derniers mots d'une chanson qu'elle connaissait :

L'amour tendre, l'amour fidèle
Donne à la vie une face nouvelle ;
Oui, mon Emma, toujours, toujours nouvelle.

Aussitôt son soupçon s'évanouit. Elle courut dans ses bras, s'assit sur ses genoux, et chanta avec sa jolie voix :

Ton amour constant et fidèle
Donne à ma vie une face nouvelle ;
Oui, cher époux, toujours, toujours nouvelle.

« – A jamais, mon Emma ! » répondit-il avec feu. Tous ses soupçons se dissipèrent ; son cœur fut tout entier à l'amour et à la confiance. Le

lendemain matin, elle ordonna à Marianne, d'un ton froid et absolu, de se taire à l'avenir, sous peine d'être aussitôt chassée. Une telle défense mit en fureur cette orgueilleuse fille, jadis la confidente de sa maîtresse.

« – Je puis me taire, madame, dit-elle avec froideur, dût mon cœur se briser de vous voir ainsi... négligée.

« – Par qui ? J'exige une réponse, une explication positive, ou bien, j'appelle mon mari. »

Quel embarras pour cette méchante créature ! Elle craignait et le taciturne major, qui ne lui avait pas encore adressé dix paroles, et la vivacité de sa maîtresse. Elle employa tous les moyens auxquels les gens de son espèce ont recours dans de telles circonstances. Elle pleura ; elle se plaignit de ce qu'on récompensait sa fidélité par de la cruauté.... Emma s'approcha du cordon de la sonnette, Marianne n'avait plus rien à risquer, mais elle pouvait tout gagner par une effronterie marquée. Elle se fit promettre le silence par Emma ; puis elle commença à parler de la beauté d'Augustine ; elle compta avec une scrupuleuse exactitude le nombre de visites que le major, qui auparavant ne sortait pas volontiers de chez lui, avait faites chez les Frantz, et qui, de plus, n'étaient jamais rendues. Elle avait vu le major assis avec Augustine près de la cascade, en plein jour, à la vérité, « mais l'on a la vue perçante, madame. » Puis elle raconta ce qu'avait vu la femme du pasteur, le cuisinier, le chasseur.... Bref, elle mentit si impudemment, qu'Emma joignit ses mains sur son cœur brisé, et fut obligée de se détourner pour lui cacher ses larmes.

Puis vinrent aussi les consolations ; que rien n'était encore perdu ; que l'amour du major ne faisait que naître. « L'ennui de la campagne, la solitude pourraient pervertir un ange lui-même, ajouta Marianne. Je vous l'avais annoncé d'avance, madame ; niais il a fallu que M. le major ait pris son congé ; la campagne était l'asile de l'amour..... oui, dans les romans, madame, mais non dans la vie ordinaire. Nous n'aurions pas dû quitter la ville. Alors la rusée Augustine....

« – Rusée ! » interrompit Emma. Marianne aussitôt tomba sur sa proie, qu'elle déchira à belles dents. « Ah ! madame, que je souffrais de vous voir, dans la bonté de votre âme, prendre cette femme pour l'innocence même,

qu'elle sait si bien jouer ! Oh ! oui, le riche Frantz et son oncle ont été pour elle une belle proie. C'est une histoire si odieuse, qu'elle est à peine croyable.

« Le vieux Solms était emprisonné pour quelque friponnerie ; sa fille était sur le point de se donner à un homme marquant, mais non en qualité d'épouse. Frantz survint : la demoiselle s'échappa, avec le jeune ou avec le vieux ; on dit ensuite que c'était pour délivrer son père. – Si pieuse, si saine ! – Oh ! oui, même un peu trop ! – Mais que diriez-vous, madame ? Le jeune Frantz commença à connaître cette sage personne sur un théâtre où elle était danseuse.

« – Tu es folle, Marianne ; tu es folle, dit M^{me} de Wolffenstein, surprise au plus haut point.

« – Oh, non ! non ! c'est bien vrai ; elle l'a raconté à la femme du pasteur, Ce fut chez le comte de Bruckdorff, où... sur un théâtre d'amateurs... Madame connaît bien le comte ; elle sait quelle vie il menait. »

Emma fut encore plus étonnée. « Tu te trompes, Marianne ; tout cela est absolument impossible. Danseuse !

« – Oui, oui, danseuse. Impossible ! dites-vous. Plus le cœur est coupable, plus le visage est innocent. C'est Bruckdorff que s'appelait le comte ; et elle faisait Psyché.

« – Psyché ! dit Emma vivement ; Psyché ! » et elle se rappela que dans l'appartement de Frantz il y avait un très-beau tableau représentant une Psyché. Elle se rappela que cette Psyché avait une certaine ressemblance avec Augustine. Elle se détourna, et s'écria en joignant ses mains : « Cela serait-il possible ? Non, non, cela ne se peut pas ! » Elle prit vite un schall, descendit l'escalier en réfléchissant, et alla droit à la maison de Frantz. Son premier regard tomba sur le tableau et sur Augustine. « Je ne sais, dit-elle quelques instans après, plus je considère ce tableau, plus je lui trouve de ressemblance avec Augustine.

« – C'est elle-même, dit Léopold, c'est elle, ma Psyché ! C'est sous ce costume que je la vis la première fois, en Psyché.

« – Le tableau ne ressemble qu'imparfaitement, interrompit l'oncle ; car on peut peindre la beauté, mais non les vertus. »

Emma nomma comme par hasard le comte de Bruckdorff. « C'est dans sa maison que j'ai passé ma jeunesse, » dit Augustine.

Emma s'en alla, et vingt fois en chemin elle répéta : « Est-il possible ! est-il possible ! Et c'est à cette femme, dont la réputation est si équivoque, que je suis sacrifiée ! Elle est belle comme l'astre du jour ; et si la moitié seulement de ce que dit Marianne est vraie..... Son mari lui-même ne dit-il pas que quand il l'a connue elle était habillée en Psyché ? N'a-t-elle pas été chez le comte de Bruckdorff... ? »

Emma revint chez elle, la tête remplie de pensées affligeantes ; elle défendit de suite à Marianne de jamais lui dire un mot d'Augustine. « Tout ce que tu as entendu n'est qu'un tissu de fables et de calomnies. » Marianne haussa les épaules, soupira, éleva ses yeux vers le ciel, comme pour dire : « Je vous plains d'être ainsi trompée ! » Ce regard n'échappa pas à Emma. Tous les tourmens de la plus furieuse jalousie se rassemblèrent dans son sein. Elle ferma son cœur à tout le monde, excepté à sa suivante, qui fonda sur cette jalousie le plan de retourner à la ville. Elle ne pouvait concevoir que sa maîtresse fut comme enchaînée à Abendstedt et à Augustine.

Emma cacha sa douleur, d'abord par pure générosité. Elle montra toujours à son mari un visage serein ; mais peu à peu sa méfiance augmenta, et devint presque une certitude que son mari lui était infidèle. Elle l'observa encore plus attentivement. Les regards affables qu'il jetait sur Augustine lui parurent des regards d'amour mal caché. Elle interpréta toutes les paroles d'Augustine, jusqu'à ce qu'elle y trouvât un sens qui n'exprimât que de l'amour. Son cœur était consumé par la plus terrible des passions, par la jalousie. Elle ne put plus la cacher : elle devint de mauvaise humeur, inégale dans sa conduite, pointilleuse, taciturne, irascible, suivant qu'elle était agitée par celle fatale passion.

Le major lui dit souvent : « Emma, il se passe quelque chose dans ton âme qui t'ôte toute ta sérénité ! » Elle se jetait à son cou, répandait des larmes abondantes ; et s'il insistait, elle attribuait sa douleur à un violent mal de tête qui la tourmentait. Souvent le major la considérait long-temps et

fixement. « Emma, lui dit-il un jour, tu renfermes dans ton sein un secret qui..... »

Elle l'interrompit avec vivacité, en disant ; « Et le tien n'en renferme-t-il point ?

« – Non, mon Emma, répondit-il avec candeur ; ma tranquillité doit t'en assurer. ».

« Sa tranquillité, pensa Emma douloureusement, lorsqu'il me voit si malheureuse ! » et elle, se couvrit le visage de ses deux mains. Le major la prit dans ses bras, et par ses baisers enleva les larmes qui coulaient sur ses joues brûlantes. Ses caresses, son amour, adoucirent les tourmens qui déchiraient son cœur, mais ce ne fut que pour quelques heures. Elle se plaignit de mal de tête. Le médecin lui conseilla d'aller aux eaux pour se distraire. Le major la conduisit à Pyrmont.

Les eaux avaient fait effet, car Emma en revint bien portante, et plus belle que jamais. Elle rentra dans sa maison, fermement convaincue qu'elle avait mal jugé son mari. Son fils, âgé de quatre ans. vint au-devant d'elle avec le compagnon de ses jeux innocens.

« Que fait Augustine ? » demanda le major au petit Pylade ; et Emma entendit cette demande sans la moindre émotion. Son mari alla avec les deux enfans dans la maison de Frantz : elle le vit partir gaîment, quoique Marianne secouât la tête d'un air significatif. Le major revint, et parla de Léopold, d'Augustine ; de l'utilité que les deux enfans pouvaient retirer de l'esprit pur et doux de cette femme : il parla avec enthousiasme, et Emma ne fut point troublée.

Elle se fiait à son mari, mais non à Augustine. Une danseuse, qui avait été herrnhoutoise, et tout ce que Marianne en avait raconté ! Marianne avait même eu l'art de faire circuler toute son histoire de bouche en bouche, jusqu'à la comtesse, qui en parla à Emma. Celle-ci finit par regarder Augustine comme une femme rusée, aimable, assez bonne, qui cherchait à couvrir les égaremens de sa jeunesse par une vie simple, et à l'abri de tout soupçon.

Mais il n'y avait pas un mois qu'elle était de retour, que Marianne, qui ne pouvait oublier la ville, ralluma par son. souille l'étincelle de la jalousie :

elle réussit. Le major et son épouse allèrent passer l'hiver à la résidence. Ce fut un sacrifice qu'il fit à sa femme, car il n'aimait pas du tout la ville ; mais il y consentit avec plaisir. Seulement il voulut que son fils restât à la campagne, quoiqu'Emma eût bien voulu l'emmener ; mais il donna des ordres pour qu'on laissât aller Oreste aussi souvent et aussi long-temps qu'il voudrait chez le possesseur de franc-fief. « Je le veux, » dit-il. Il disait cela rarement ; mais on savait dans tout Abendstedt que lorsqu'il l'avait dit une fois, rien ne pouvait s'opposer à sa volonté.

Dès le retour de la belle saison, il voulut retourner à Abendstedt ; mais Emma le retint à force de caresses. Son mal de tête la reprit, et le médecin ordonna encore une fois les eaux de Pyrmont. « Je sais que tu n'aimes pas y aller, dit Emma.

« – Pour ta santé, Emma, j'irais dans le séjour même du désespoir. Avec toi, ce serait pour moi le temple du bonheur. »

On alla à Pyrmont. Emma, l'heureuse Emma y était si satisfaite, que le major ne parla pas une seule fois de retourner à Abendstedt. Mais quel fut l'effroi d'Emma, lorsqu'elle aperçut Augustine, belle comme la déesse de l'amour, se promenant dans une allée. « Ah ! vous ici ! » s'écria le major, qui avait couru au-devant d'Augustine. Il lui prit la main, et se baissa vers elle, et..... Emma était restée à dix pas derrière eux, près d'une dame de sa connaissance ; ses pieds brûlaient, son sein était agité d'une douloureuse inquiétude. La charmante Augustine regarda le major avec un aimable sourire. « Ce n'est pas là le sourire d'une simple amie, » pensa Emma. Elle remarqua même que sa main pressait celle du major. Elle crut voir le plaisir de la surprise, ou de la réussite d'un plan convenu secrètement.

« Vous connaissez sans doute cette belle femme ? demanda la dame à Emma. Elle a tourné la tête à tous les hommes qui sont ici. »

Ces paroles pénétrèrent comme un trait dans le sein d'Emma. Elle pâlit, elle pria la dame de l'accompagner jusque chez elle, ne se trouvant pas bien. Lorsque le major se retourna pour voir sa femme, elle était partie. N'aurait-elle pas vu Augustine ? ne l'aurait-elle pas reconnue ? Il alla à la maison, et trouva Emma en larmes ; mais ces larmes coulaient d'yeux étincelants, et se répandaient sur des joues brûlantes et d'un rouge foncé.

« Qu'as-tu, chère Emma ? demanda-t-il vivement. C'est donc pour cela que tu es venue aux eaux cette fois-ci ?

« – C'est pour cela que tu es venu si volontiers ! » dit-elle avec le ton du plus furieux dépit.

Il la comprit. « Emma, dit-il d'une voix émue, tu es bien malade, je le vois. Peux-tu m'entendre ?

« – J'écoute, dit-elle en se levant vivement, s'essuyant les yeux, et se plaçant devant lui avec une expression ironique. Que dois-je entendre ? Que c'est par hasard que cette âme belle, pure et innocente se trouve ici ? Que mon mari a oublié son cher Abemdstedt, cher à la vérité seulement parce que cette attrayante femme y demeurerait ? Que tout cela n'est rien qu'un pur hasard ? C'est là sans doute ce que je dois entendre. Eh bien donc, commencez, monsieur le major, commencez : quelques sermens n'y gâteront rien : la pauvre femme imbécille se laissera tout persuader.

« – Me voici, Emma, tout effrayé de ton accusation, et plus encore de ton dépit. Cela ne vient pas d'aujourd'hui ni d'hier, mais depuis des années.

« – Oh ! comme un mari sait tout deviner ! Eh bien oui, depuis des années, depuis le moment où cette femme hypocrite baissa son front dans la poussière devant l'autel, devant le même autel où tu me juras un amour éternel. O insensée que j'étais ! je vis le regard que lança cet homme à l'hypocrite en prières !....

« – Emma, dit le major, je pardonne tout à la passion qui te dévore, une seule chose exceptée. Je t'en conjure, Emma, ne déchire pas davantage la plaie incurable de ton amour. Je t'en prie, cher Emma, épouse adorée, je t'en conjure, écoute-moi ; contiens ta colère, ton ressentiment.

« – Quelle est cette chose que tu ne pardonnes pas à la passion ? demanda-t-elle d'un air moqueur.

« – Quelque chose dont l'âme d'Emma n'a point été jusqu'ici capable, des injures populaires. Le mot *hypocrite* vient de t'échapper, Emma.

« – O hypocrite ! infidèle ! s'écria Emma dans le plus grand emportement ; et cette misérable et méprisable hypocrite ! »

Le major se couvrit le visage, sortit lentement de l'appartement, et alla dans le sien, où il s'enferma.

Emma avait vu le changement de son visage, qu'un froid et imposant sérieux avait couvert avant qu'il y portât ses mains. Elle se mit à rire derrière lui ; mais une heure après, l'idée de ce visage la fit trembler. Elle frappa doucement à sa porte : il l'ouvrit, s'avança vers elle, et la regarda fixement ; puis il lui prit la main, et demanda, mais très-froidement : « Es tu capable de m'entendre ? Je dis capable, tranquille.

« – Oui, » dit Emma, que son ton froid fit trembler. Il sourit un peu amèrement, et lui fit signe de la main de s'asseoir sur le sofa.

« Je t'ai aimée Emma, dit-il avec fermeté ; je t'aime encore. Jamais la moindre idée d'infidélité ne s'est glissée dans mon âme. J'ai conservé ma fidélité pour toi tout aussi pure que mon honneur. Que je sois un homme déshonoré s'il en est autrement. C'est là mon assertion, qui doit avoir du poids sur l'esprit de quelque homme que ce soit, et qui n'aurait jamais dû être révoquée en doute par ma femme. Voyons à présent ce que tu peux objecter. Mais, je t'en prie, ma chère femme, parle avec tranquillité.

Elle était assise, sans savoir que dire. Que savait-elle ? La crainte avait fait place à la colère : il avait juré sur son honneur ; il ne prodiguait pas ce serment ; mais aussi elle savait qu'alors ce serment était sacré pour lui. Cette assertion avait relevé sa croyance et sa fidélité ; son amour reprit le dessus, et elle sentit la grandeur de son offense. Elle se jeta à ses pieds. Il la releva froidement, et ne l'embrassa point comme elle s'y attendait... « Je t'avais, priée, Emma, d'être calme ; car cet entretien, fais-y bien attention, est le dernier de ce genre, absolument le dernier, et c'est pour cela même qu'il ne doit pas finir comme une plaisanterie. Quelles sont les preuves que tu as pour justifier le mot hypocrite ? O mon Emma ! parle cette heure décide de notre avenir, décide de tout. »

Emma commença avec crainte ; elle lui raconta comment depuis des années, elle, avait supporté le plus cruel tourment de la vie, de se voir négligée pour Augustine. Sans s'en apercevoir, elle s'échauffa encore. « Emma, dit son mari avec froideur et d'un ton imposant, point d'injures déshonorantes, que tu n'aies prouvé qu'Augustine ou moi les ayons, méritées. Sois tranquille, ou tu auras décidé de notre sort pour jamais. Je t'aime, Emma ; mais je te jure, sur mon honneur, ce moment dût-il briser

mon cœur, jamais ce même honneur ne sera le jouet d'une aveugle passion. Je veux des preuves ; j'en veux : j'exige que tu répondes. »

Emma devint craintive ; elle continua son récit plus tranquillement. Quand elle, eut fini, elle le regarda avec l'espérance qu'il pourrait se justifier.

« Et tu crois tout cela, Emma ? Qu'est-ce que ma parole contre la plus furieuse de toutes les passions ? J'estime la femme de Frantz comme l'une des plus belles, des plus pures et des plus innocentes qui existent ; et je l'estime précisément parce que jamais elle ne peut être capable du crime que tu lui imputes. Son mari m'a accueilli amicalement chez lui ; je serais l'homme le plus coupable si je l'en récompensais ainsi. Crois-tu en effet, Emma, que je puisse être aussi méprisable, aussi vil ? Réfléchis, et réponds-moi. Cette réponse décidera, non sur moi, car mon propre sentiment décide ce que je suis, mais sur ton amour, sur notre vie à venir, sur tes sentimens.

« – Je t'estime, dit Emma ; mais une passion aussi forte que la jalousie, l'amour, pourrait te...

« – Je ne pardonne point à la passion une action méprisable ; et les deux plus méprisables de toutes sont sans doute la séduction d'une femme et l'avilissement d'un homme qui n'a point mérité un si odieux traitement.

« – O pardonne, mon cher époux, mon bien-aimé, père de mon enfant ; et si tu ne peux pardonner, oublie du moins, par amour pour ton Emma, qui peut tout perdre, hors ton cœur.

« – Je pardonne à la folie de la passion ; je veux tout oublier, Emma, parce que je t'aime au-delà de toute expression. Mais, Emma, tu as, dans l'aveugle démence de la jalousie...

« – De l'amour, mon bien-aimé, de l'amour.

« – De la jalousie et non de l'amour ; car l'amour n'est point une haine furieuse, destructive. Tu as, dans l'aveugle démence de la jalousie, détruit notre bonheur. Emma se tordit les mains ; elle sanglotta. – O Dieu ! tu pourrais pardonner, oublier ! ô Dieu miséricordieux !

« – Je te pardonne ; je veux oublier que, dans une aveugle colère, tu as, je le répète, détruit notre bonheur ; mais, hélas ! il est détruit. Sauvons ce qu'il est possible de sauver, le plus sacré de tout, la confiance, Emma, la tienne ;

car je crois à ta fidélité. Quel sera pour toi dorénavant le garant de mon cœur ?

« – Cette heure, cette heure cruelle, désespérante, où mon époux me dit que j’ai détruit son bonheur.

« – Non, Emma, non, ne me donne point cette assurance dans la fureur de la jalousie... ; car elle n’est pas encore passée.... Tu me regarderais, après cette heure, comme un plus grand hypocrite ; je te paraîtrais encore plus méprisable. Une pareille heure renouvelée séparerait à jamais nos cœurs. Ne hasardons pas ainsi notre destinée. Je ne pourrais pardonner une seconde fois : je continuerais à t’aimer ; mais nous serions séparés pour toujours.

« – Que veux-tu donc ? » demanda Emma, voulant encore se jeter à ses genoux. Il l’arrêta, et continua ainsi :

« Ne rejette point, dans la persuasion d’un repentir trop assuré, les moyens que je te présente pour nous sauver. Tu crois que j’aime Augustine ; que dois-je faire, que puis-je faire pour te convaincre que je ne l’aime point ? Parle, qu’exiges-tu ?... » Emma se tordit les mains ; elle jura à son mari que dès ce moment elle était convaincue.

« – Non, dit-il, laisse-moi faire à ton repos et à notre bonheur un sacrifice que ta passion rend nécessaire. Dès ce moment je ne verrai plus Augustine. Fussé-je coupable, le repentir ne pourrait exiger d’autre sacrifice ; étant innocent, je ne puis en faire un plus beau ni un plus grand. Le reconnais-tu, Emma

« – Non, non ! pour Dieu rie prends pas ce parti. Que dira de moi le monde ? Que diront les Frantz ? Je deviendrai ridicule.

« – Peut-être que bon ; mais ce sacrifice est nécessaire, Emma, pour éviter un plus grand malheur.

– O mon Dieu ! faut-il donner tant d’importance à une bagatelle ?

« – Emma, dit le major avec des yeux étincelans et une voix foudroyante, Emma.... une bagatelle ! Mon honneur, notre bonheur, notre tranquillité doivent-ils être le jouet d’un caprice de femme ? Le sacrifice est pénible ; mais je le fais pour sauver ton amour, ta tranquillité et ton bonheur. »

Il tira le cordon de la sonnette, il ordonna d’atteler, écrivit quelques mots à Augustine, qu’il fit voir à sa femme, pour lui annoncer son départ, et une

demi-heure après ils étaient en voiture sur le chemin de la résidence. Emma avait les yeux rouges, et la tête enfoncée dans un des coussins de la voiture ; elle gardait le silence, et ne concevait pas comment son mari avait pu mettre tant d'importance à une chose qu'elle n'avait pu croire que dans un moment malheureux.

Ils arrivèrent à la résidence. Emma, qui avait repris son sang-froid, commença à commenter, à réfléchir, à rechercher ; et son mari ne lui parut pas tout à fait si innocent ; elle craignait qu'il ne fût un voyage à Abendstedt ; mais il écrivit simplement à sa mère que l'éducation de son fils devait continuer sur l'ancien pied ; qu'il resterait confié aux soins de Frantz.

Emma sourit, car elle pensa que le fils servirait bientôt de prétexte au père pour aller à Abendstedt. Mais elle se trompa encore ; elle finit même par désirer qu'il allât une fois à Abendstedt. Elle laissa apercevoir ce dessein à son mari. Il dit froidement : « Je t'ai promis de ne plus revoir Augustine, jusqu'à ce que.... » Il lui mit, en riant, le doigt sur le cœur.

« – Mon cœur est pur, dit Emma en souriant.

« – Tu connais ton cœur bien moins que tu ne le penses, Emma, dit le major avec gravité. Nous n'irons point à Abendstedt ; si tu as envie de voir Oreste, je le ferai venir, mais pour quelques jours seulement ; car je veux qu'il passe ses douze premières années à la campagne, chez les Frantz, et qu'il soit élevé avec Pylade ; et les douze années suivantes... (Il regarda Emma en riant.) – Aussi à la campagne ? demanda-t-elle en badinant.

« Tu as deviné mon désir ; mais cela ne dépend pas entièrement de nous.

LA PAUVRE EMMA.

LE major avait encore un bien à Stillensée. Il aimait cette contrée depuis sa jeunesse ; mais il n'osa proposer à sa femme d'y passer l'été. Elle y avait été une fois ; et depuis ce temps, elle ne pouvait penser sans effroi à ce vieux et sombre château caché au milieu des rochers, dans une solitude loin de toute habitation, au bord d'un lac, et dans une sombre forêt. Lorsqu'elle eut passé le pont-levis, et qu'elle fut sur la route pour en revenir, elle tendit gaîment la main à son mari, et dit : « Dieu merci ! nous en sommes sortis. Ce vieux château me rappelle tous les repaires de brigands dont j'avais entendu parier dans ma jeunesse. » Le major se mit à rire. « C'est très-naturel, » dit-il ; et Emma ne revit plus le vieux château.

Il acheta un bel hôtel à la résidence ; pour son plaisir, il eut une jolie maison de campagne dans une contrée isolée, au bord d'une rivière ; il y eut une jolie bibliothèque, de beaux jardins et de sombres bosquets.

Emma aimait le faste : le major n'en était pas ennemi. Riche héritier, il avait été élevé au milieu de l'éclat, des richesses et des grandeurs. Auparavant, il avait été comme étranger au séjour des villes, et n'avait demeuré que momentanément à la résidence. A présent qu'il était résolu d'y passer au moins quelques années, il y parut avec un train proportionné à ses richesses, et le cœur d'Emma jouissait d'avance des plaisirs qui l'attendaient. Elle avait demeuré à la ville depuis quinze ans jusqu'à dix-huit, où elle se maria ; et elle aimait le grand monde ; mais elle n'avait osé témoigner son désir à son mari, dont elle connaissait l'aversion décidée pour ce genre de vie. ;

Emma choisit des connaissances qui pussent lui plaire ; le major, lui savait gré de cette tendre attention. Il ne mit aucunes bornes aux désirs d'Emma ; il parut même prendre goût aux plaisirs qu'elle aimait. Peu à peu Emma devint plus hardie, et sa maison fut le rendez-vous de tout le grand monde. Elle observa toutefois le visage de son mari, pour savoir sa pensée : elle vil que rien ne lui portait ombrage.

Elle parla avec lui du goût qu'elle avait pour la grande société. Je n'y trouve rien à blâmer, Emma, dit le major ; on peut jouir du monde sans en adopter les principes ni perdre le sentiment de la nature. Tu peux être heureuse sans cesser de m'aimer. »

Emma sourit, car elle aimait son mari, et souvent s'arrachait aux plus attrayans plaisirs, pour passer une journée entière dans une société moins nombreuse et plus grave, au jardin de son mari,

Parmi ses connaissances les plus intimes, se trouvait une proche parente du major, M^{me} de Sorgan, femme infiniment aimable, et qui faisait les délices de la cour. Elle n'était pas belle ; mais dès qu'elle le voulait, on ne pouvait lui résister. Dans sa première jeunesse, sa réputation avait été un peu équivoque mais seulement pendant très-peu de temps ; et le major, qui la connaissait particulièrement, car ils avaient été élevés ensemble. disait, de ce temps-là : « Si le monde connaissait comme moi l'histoire secrète de son cœur, il dirait que ce fut précisément le temps de sa plus, pure innocence. Parce qu'elle fut sensible, et ne voulut pas être coupable, elle perdit sa réputation. » On pouvait s'en rapporter au major ; mais ensuite, quoiqu'elle fût jeune, jolie, attrayante, l'objet des hommages des hommes les plus aimables, au milieu des séductions, de la ruse, de la passion même, la plus envieuse méchanceté ne put plus attaquer sa réputation.

Emma ne connaissait pas encore M^{me} de Sorgan, le major la lui présenta. M^{me} de Sorgan alla lentement au-devant d'elle ; mais les premières paroles qu'elle dit à Emma contenaient les flatteries les plus adroites ; elles paraissaient cependant proférées si naturellement, et par un cœur si plein de sensibilité, qu'elles firent une profonde impression sur l'âme d'Emma. Le major pria M^{me} de Sorgan de se lier avec sa femme.

« Vous n'êtes pas raisonnable, mon cousin, dit M^{me} de Sorgan, pas même galant. Suis-je donc si vieille, pour devenir la belle-mère de mon aimable cousine ? La sœur aînée, c'est ce que je veux bien promettre. » Elle considéra. Emma avec des regards satisfaits. Emma parla peu, par considération pour une femme que son mari lui avait présentée comme la plus spirituelle et la plus sensée de toutes les femmes, et en même temps pour avoir le plaisir de l'entendre parler.

« – Précisément, aujourd'hui, dit le major, Emma est muette.

« – Chut ! dit M^{me} de Sorgan tout bas au major ; elle n'a pas besoin de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit ; sa manière d'écouter, tous les mouvemens de son visage, ses regards, tout cela dit que rien ne lui échappe. » Et elle dit cela avec une cordialité innocente, comme si elle eût été un enfant.

Emma était enchantée de l'amabilité de cette femme ; et ce fut à elle qu'elle fut redevable d'avoir choisi une société à laquelle son mari put rien trouver à redire. Elle se sentit honorée ; car M^{me} de Sorgan ne lui dit pas seulement qu'elle l'aimait ; elle l'aimait réellement, et ainsi elle obtint la confiance illimitée d'Emma. Emma connut bientôt tous les personnages de la cour, à commencer par le prince même ; leurs liaisons, leurs faiblesses, leurs caractères ; et elle commença à concevoir comment M^{me} de Sorgan avait tant de pouvoir, même jusque dans le cabinet du prince. « Mais que cela reste entre nous, ma chère amie, dit M^{me} de Sorgan ; les hommes ne doivent pas tout savoir. »

Emma, de son côté, fit des confidences à M^{me} de Sorgan. Elle lui raconta son aventure avec Augustine. Lorsqu'elle lui dit la part qu'y avait eue sa femme de chambre, M^{me} de Sorgan s'élança vers elle, lui mit la main sur l'épaule, et lui dit : « Mais, mon enfant, qu'as-tu fait ? Jamais il ne faut se livrer au pouvoir de qui que ce soit, et surtout d'un domestique. » Lorsqu'Emma en vint à la scène de Pyrmont, M^{me} de Sorgan dit : « Tu fus bien étourdie, ma chère Emma ; je suis née aussi fort impatiente, mais jamais mon mari ne s'en est aperçu. Que fit le major ? » Emma raconta en

rougissant la scène grave qu'elle avait eue avec lui. M^{me} de Sorgan se mit à rire et à sauter, en faisant le tour de l'appartement.

Emma ne pouvait concevoir ce qu'il y avait de risible dans une scène à laquelle elle ne pensait pas sans effroi. « Eh bien donc ! dit M^{me} de Sorgan, qui eût pensé que le major fût un comédien si consommé ? » La pauvre enfant trembla. « Vous avez cependant raison, Emma, il n'y a point là de quoi rire. Mais, continua-t-elle avec quelque dépit, que les hommes sont tyranniques ! Oui, tous ! Il n'en est pas de meilleur que votre mari ; mais il faut souffrir de tous. Tout est égal à leur amour-propre, une femme ou une amante. Eh bien ! la comédie finit, je pense, comme une comédie, par une réconciliation. » Emma secoua la tête, plutôt en songeant à son mari, que pour répondre à la demande. Cette scène fit naître en elle le premier doute sur la franchise de son mari. « Nous partîmes de suite, » dit-elle.

« – Sans qu'il dît ou écrivît un mot à la jolie femme ? Ah ! voilà nos tyrans !

« – Vous supposez d'avance, ma chère Sorgan, que mon mari aimait Augustine ; non, il ne l'aime point. Ecoutez seulement : j'en fus seule la cause. » Elle acheva son récit. « Mais, dit M^{me} de Sorgan avec un petit air moqueur, mais, dites-moi donc, madame, comment vous faites pour être si sûre de ces choses-là ? »

Emma la regarda avec de grands yeux, et commença à se méfier un peu d'elle-même. « Vous disiez tout à l'heure que j'avais le meilleur des maris.

« – Oh bien certainement ! quoique je ne voulusse pas en changer avec vous. – Mon mari ? – Tenez, c'est là le principal, j'ai plus de liberté avec lui qu'avec tout autre.

« – Et comment faites-vous, demanda la curieuse Emma, qui depuis longtemps enviait la liberté de son amie.

Ici M^{me} de Sorgan sourit, et embrassa son amie. « D'abord, je ne fus jamais envers mon mari un enfant comme toi, Emma ; en second lieu, j'ai toujours eu une conduite au-dessus de tout soupçon ; et troisièmement... ; mais j'aurai la patience d'attendre que votre raison vienne, ma chère enfant.

« – Et quand serai-je assez raisonnable, ma charmante et aimable mère ? – O ma belle amie ! dit M^{me} de Sorgan, ce sera lorsque tu auras deviné ce cœur qui, une seule personne exceptée, n'a encore aimé personne autant que toi ! »

Tout cela parut si naturel à Emma, qu'elle crut n'avoir jamais pensé différemment, n'oser jamais penser autrement. Il lui sembla qu'effectivement son mari avait joué avec elle une petite comédie où elle avait joué le rôle de repentante, quoiqu'elle eût été trompée. Cette idée la tourmenta. M^{me} de Sorgan lui dit : « Vous fûtes un enfant ; et le major, qui vous connaissait, vous traita en conséquence. A présent vous êtes encore un enfant, parce que vous vous en plaignez.

« – D'accord, ma bonne amie, je me suis comportée comme un enfant, et il me traite en conséquence ; mais à présent je suis convaincue...

« – Vous le fûtes aussi ayant d'avoir découvert combien on se trompe facilement.

« – Oh, non, ma chère ! ne me rendez point l'amour de mon mari douteux, il est la base de mon bonheur.

« – Alors votre bonheur repose sur quelque chose de bien fragile, ma bonne Emma. Vous m'avez vous-même raconté que le temps ou votre amour pour le major fut le plus vif, fut celui où votre tante voulut s'y opposer. Voilà le mystère ! Les enfans soufflent sur la flamme pour l'éteindre, et elle n'en devient que plus ardente. Je la laisse brûler, et elle s'éteint d'elle-même.

« – Oh ! non, non, assurément ! » s'écria Emma. Mais M^{me} de Sorgan courut au clavecin, et chanta avec la plus agréable voix et une expression comique :

Dans le monde, ainsi qu'au théâtre,
Il faut des oppositions :
Quelques verroux, des espions,
Un vieux tuteur, une marâtre
Eternisent les passions.

Emma avait beaucoup trop de savoir vivre, pour ne pas se rendre à un air d'opéra. Elle rit à l'envi avec M^{me} de Sorgan ; et déjà quelques semaines après elle chantait en riant. quoiqu'elle éprouvât une certaine inquiétude qui accusait son chant d'hypocrisie :

Le fatal et sombre rideau
Sous lequel repose hyménée,
Pour jamais éteint le flambeau
D'une illusion, fortunée.

il ne vint pas à l'idée du major à quelles mains il avait confié la tête et le cœur de son Emma. M^{me} de Sorgan même ne pensa pas au mal qu'elle faisait à Emma. M^{me} de Sorgan n'était pas en effet une aussi mauvaise femme que les lecteurs peuvent le penser, quoique les principes qu'elle avouait fussent effectivement les siens. A l'âge de quinze ans elle avait été trompée par un homme perfide, mais aimable. Elle l'avait aimé de toute la force d'un cœur jeune et sensible. Elle se sentait, par sa tête, son cœur et ses talents, supérieure à toutes les femmes qu'elle connaissait. Elle se sentait digne d'être aimée au-dessus de tout par l'homme le plus vertueux ; et elle devint la victime de la froide vanité d'un scélérat qui n'avait jamais eu de tendresse pour elle, et qui mit le comble, à son indigné conduite en l'abandonnant.

Elle fut pétrifiée, pétrifiée à jamais. Son cœur serait devenu l'asile de la plus forte misanthropie ou de la plus cruelle méchanceté, s'il n'eût été le cœur d'un ange. Mais dès lors elle ne se fia plus à ce cœur qui l'avait si cruellement trompée. Elle abandonna le gouvernail de sa vie à sa tête seule. Toutes les liaisons que forme le cœur devinrent pour elle des convenances que la tête seule devait calculer. Elle reparut dans le monde avec ses principes, avec ses talents, avec son esprit agréable, pénétrant. Elle soumit tout autour d'elle. Ce triomphe remplaça pour elle les pures jouissances du cœur. Elle donna sa main à un homme qu'elle n'aimait pas du tout, et avec lequel toutefois elle vécut heureuse.

Son triomphe était de tout diriger par l'attrait de son sourire, de ses regards, de son amabilité, de son esprit. Elle était beaucoup meilleure que ces principes qu'elle voyait partout mettre en pratique, mais grossièrement, sans finesse, et dans des vues odieuses ou méprisables. Elle faisait peu de cas de la vertu, et cependant elle la pratiquait plus que mille prudes. Elle aimait quelquefois à démasquer un hypocrite ; mais elle le conduisait peu à peu si loin, qu'il était obligé de se démasquer lui-même ; et lorsque le sot présomptueux était exposé à la risée publique, elle était la première à lui témoigner de la compassion. De toutes les passions, l'amour était celle qu'elle trouvait la plus ridicule. « Il faut que cela soit ainsi, disait-elle ; mais qu'un homme qui souvent porte déjà des cheveux blancs, n'ait pas encore découvert ce jeu de la nature, et tombe bêtement dans les filets comme un enfant, c'est un peu fort. Que l'on aime mieux être malheureux que clairvoyant, que l'on nomme vertu ce qui n'est qu'une contrainte pour notre cœur, c'est, à s'exprimer avec le plus de ménagement possible, un peu enfantin. »

Mais rarement elle parlait ainsi, et encore n'était-ce que dans le petit cercle de l'intimité ; et le major ne l'avait jamais entendu professer ces opinions. Si elle eût trouvé parmi ceux qui l'entouraient une personne vertueuse qui eût eu assez d'esprit pour ne pas laisser prendre cette vertu pour de la simplicité, elle serait elle-même devenue vertueuse. Mais elle était au centre de toutes les passions et des cabales d'hommes corrompus. Comment eût-elle pu penser différemment ?

Madame de Sorgan n'attachait aucun intérêt à convertir personne à ses principes, quoiqu'elle regardât ces principes comme la source du bonheur. Ce n'était pas son intention non plus de convertir Emma ; mais cette jeune femme sans prétention, modeste, aimable dans tout l'éclat de sa beauté, lui plut tellement dès le premier abord, qu'elle résolut de s'attacher plus intimement, s'il était possible, cet être charmant.

Quand le major la remerciait des attentions qu'elle avait pour sa femme, elle lui disait la vérité, la pure vérité, en lui répondant : « Mon Dieu, elle m'a laissé si peu de choses à faire ! Je bornerai les soins que je lui donne à empêcher que les autres ne la gâtent. » Elle songeait à tenir cette promesse.

Elle voulait mettre son amie en garde contre les séductions qui l'environnaient ; elle ne comptait pour rien son amour pour le major ; elle n'y croyait, même pas ; que devait-elle faire ? Il fallait qu'elle montrât à Emma les passions telles qu'elles sont réellement. Il fallait qu'elle établît la tête d'Emma gardienne de son cœur. C'est ce qu'elle fit, mais avec la prévoyance de l'amitié. Elle la conduisit pas à pas ; et Emma, honorée de la confiance de cette femme spirituelle, se montra écolière docile. Elle eut l'air d'avoir compris ce qu'avec son cœur ardent, qui finissait toujours par entraîner sa tête, elle eût pu difficilement comprendre. Elle se sentit flattée d'être l'amie intime de madame de Sorgan. Elle professa tous ses principes ; elle se forma d'après elle ; et l'esprit d'Emma était assez souple pour imiter son original jusque dans la plus petite ressemblance. Elle devint aussi aimable que madame de Sorgan, et même plus ; car son cœur ardent vivifiait tout son être. Ce qui dans madame de Sorgan n'était qu'un simple attachement, était chez Emma l'intérêt d'un cœur brûlant.

C'était un triomphe flatteur pour Emma de se voir élevée au dessus de la foule qui l'entourait, et de la diriger en riant. Mais bientôt madame de Sorgan fut obligée d'avertir Emma très- sérieusement de ne pas s'envelopper dans ses propres filets, et de préserver sa tête de d'esprit de cabale ; car Emma était assez portée à faire sentir aux hommes sa supériorité.

« Mais, ma chère Sorgan, répondit Emma, à quoi nous servirait sans cela notre profond savoir ?

« Emma ! s'écria madame de Sorgan avec quelque dépit, ô Emma ! quelle demande ! » Pour la première fois l'œil riant de madame de Sorgan s'obscurcit, sa joue s'enflamma. Elle voulut quitter le clavecin où elle était assise ; mais bientôt son œil redevint moins sombre ; elle chanta d'une voix cependant un peu iris le :

Je suis un vrai mouton, et pour toute la vie,
Mais d'un habit de loup je me couvre à propos,
Pour ôter aux méchants l'envie
De venir me manger la laine sur le dos.

« – Pour cela seulement ? demanda Emma en riant. – Vous, Emma, reprit madame de Sorgau, vous auriez envie d’être réellement loup. » Emma rougit, se jeta dans ses bras. « Ah ! ma chère Sorgan, dit-elle, quand serai-je aussi bonne que vous ?

« – O mon amie ! tu l’es déjà, si tu sens bien ce que tu dis ! »

EMMA TEND DES FILETS, ET... S'Y PREND ELLE-MÊME.

LE major, à qui la passion d'Emma pour le grand monde inspirait des craintes, se tranquillisa lorsqu'il la vit se conduire avec une aimable franchise, et respecter toujours les bien séances. Il ne se doutait pas qu'elle ne tenait cette conduite ingénieuse qu'aux dépens de sa loyauté. Il remercia madame de Sorgan de tout son cœur. Elle n'était pas tranquille en recevant ces remerciements. parce qu'elle avait observé Emma plus scrupuleusement que jamais. Son système avait fait d'une jeune femme inconséquente une coquette rusée, qui, dès que madame de Sorgan était absente, employait toute espèce d'artifice pour subjuguer les hommes, dont ensuite elle repoussait les hommages. Madame de Sorgan elle-même n'était pas tout à fait exempte de ce défaut, lorsque le hasard amenait sur son chemin quelques jeunes fous présomptueux. Ainsi la conduite d'Emma ne l'aurait point inquiétée, si elle n'avait reconnu que le cœur de son amie n'avait aucune force, et était, au contraire, très-facile à émouvoir.

Elle fit tout au monde pour qu'Emma se défiât d'elle-même. Emma, accoutumée à reconnaître la vérité de tout ce que lui disait madame de Sorgan, convint de la faiblesse de son cœur, promit de s'observer, d'être

prévoyante ; mais elle n'avait pas l'intention de tenir parole. Certaine d'aimer son mari, elle ne voyait aucun danger.

A cette époque parut à la cour le jeune comte Werner de Groskau : c'était un bel homme, d'un extérieur aimable, mais dénué de toute sensibilité. Gâté dès sa plus tendre enfance par ses parens, ses précepteurs, des personnes de connaissance ; admiré de tous ceux qui ne savaient pas faire la différence entre quelques talens agréables et un véritable esprit ; gâté par des femmes qui faisaient l'a moitié du chemin pour venir jusqu'à lui ; l'idole de la société, où il agissait avec légèreté et agrément ; estimé même par des personnes de mérite, parce qu'il savait conserver les dehors et affrenait des principes dont il riait en secret ; il se regardait lui-même comme une merveille, comme un homme supérieur à qui la nature avait, avec raison, soumis tous les autres. Il était déjà venu une fois à la cour, et madame de Sorgan avait été, mais pour quelques mois seulement, au nombre des personnes qu'il distinguait. Elle avait eu pour lui une sorte de penchant, parce qu'il lui avait témoigné de la confiance, et qu'il avait été forcé de lui témoigner de l'estime. Elle s'en détacha bien vite, mais doucement, mais en le traitant avec la plus grande amabilité. Le comte essaya de se lier plus intimement avec elle ; ce fut en vain, et cependant il n'éprouva contre elle aucun dépit. Il ne fut jamais renvoyé, mais aussi il ne fit jamais un pas de plus... Il parlait d'elle avec beaucoup d'estime.

Sa première visite, lorsqu'il revint, fut pour madame de Sorgan. Il y rencontra Emma : Emma fut surprise de voir M^{me} de Sorgan tout aimable, presque enthousiasmée, pendant que le comte était près d'elle. Elle le traitait en effet avec une attention extraordinaire.

A peine fut-il parti, qu'Emma sourit d'un air malin. « Que dites-vous de cet homme ? » demanda M^{me} de Sorgan.

Emma continua de sourire. « Il tourne toutes les têtes, poursuivit M^{me} de Sorgan ; c'est un prodige : de la grâce, une facilité inconcevable, une hardiesse soutenue, de grandes-phrases, peu d'énergie, point de cœur ! C'est un de nos fous qui trouvent tout facile.

« – Il faut les excuser, dit Emma, s'ils sont quelquefois heureux.

« – Je vois à votre mine, Emma, que vous voulez parler de moi. Je ménage cet homme, parce qu’il est des plus dangereux. Mon enfant, ma chanson : *Je suis un mouton*, renferme une leçon utile, et que vous devriez ne jamais oublier. »

Alors elle dépeignit à Emma le caractère du comte. Emma sourit, et dit en elle-même : Ainsi donc, la meilleure tête a aussi ses préjugés !

Dans la première société où M^{me} de Sorgan ne se trouva pas, Emma s’approcha du comte. Elle trouva que son amie avait eu raison : autant le comte était aimable, autant il était effronté. La légèreté avec laquelle il savait entraîner une femme dans une conversation qui établissait tout de suite entre eux une connaissance ; l’adresse avec laquelle il soutenait cette conversation étaient admirables. Emma employa tout son art pour lui échapper ; elle était aussi souple que lui-même. il ne fut pas vainqueur ; et Emma rit de ce comte si redouté, si fameux, qui, après un premier entretien, lui témoignait un respect marqué.

Emma s’amusait du piège que le comte lui avait tendu ; elle ne fut pas maîtresse de cacher son triomphe à M^{me} de Sorgan. « Ce phénix, ma chère amie, est, à le voir de près, un oiseau tout ordinaire, qui gazouille comme les autres lorsqu’on lui promet du sucre.

« – Mais, répondit finement M^{me} de Sorgan, il est quelquefois heureux. Vous l’avez dit vous-même : prenez garde à vous, Emma ! »

Cet avertissement excita plus Emma qu’il ne l’effraya. Elle se rapprocha davantage du comte, qui distingua bientôt la femme charmante, élève, et, plus encore, intime amie de la seule femme qu’il n’avait pu subjuguier. Ainsi naquit entre eux une espèce de liaison où l’un cherchait à attirer l’autre sans être vaincu soi-même. *Je suis un mouton*, chantait Emma très-souvent.... Le comte, qui croyait déjà sa victoire assurée, devint lier, insolent ; et Emma, qui se sentait tranquille, se joua de lui, fil mille rôles opposés ; mais ce furent précisément ces difficultés qui attachèrent le comte à Emma par une sorte de tendre intérêt qu’il nomma lui-même une *passion*.

« Ma chère Emma, dit M^{me} de Sorgan inquiète, vous jouez là un jeu dangereux, et qui a déjà perdu bien des femmes.

« – Mais, ma chère amie, vous me prenez donc réellement pour un enfant ? ce qu'il nomme une passion, ma chère, n'est autre, chose que la vanité. Il me dit qu'il m'aime.

« – Il vous dit qu'il vous aime ?

« – Oui, qu'il m'aime ; et moi, je me moque de lui ; je sais ce qu'il veut, ce qu'il souhaite uniquement, satisfaire sa vanité, ou tout au plus ses désirs.

« – Cette connaissance devrait nous rassurer, chère Emma ; mais notre sexe est tellement constitué, que pouvant avoir là-dessus des idées fixes, notre cœur n'en devient pas moins, avant que nous y pensions, la proie d'une passion qui nous fait prendre le change sur tout ce que nous savons ou voyons.

« – Ah ! ah ! ah ! c'est singulier, dit Emma, vraiment singulier ! » Mais M^{me} de Sorgan ouvrit un livre, et lui montra du doigt un passage. Emma lut :

Le traître pourra vous séduire ;
Mais gardez-vous de lui céder.
Craignez bien plus ce qu'il inspire.
Que ce qu'il ose demander.

« A présent, dit M^{me} de Sorgan, je n'ai plus rien à vous dire sur ce chapitre. Ces quatre vers contiennent votre sort, Emma. »

Emma se mit à rire ; mais elle promit à son amie de rompre sa liaison avec le comte, et, d'après son souhait, aussi doucement et amicalement que possible.

Il fallait qu'elle le promît solennellement à son amie, parce que M^{me} de Sorgan fut obligée pour affaires de famille de s'absenter pendant quelques mois.

Emma était résolue de tenir parole ; car les prédictions de son amie commençaient à l'inquiéter un peu.

Elle alla passer quelques jours à sa campagne, où elle ne vit d'autre société que les amis de son mari ; sa plus douce occupation était sa fille, âgée de quelques mois.

Mais le comte Werner, qui ne laissait pas échapper facilement sa proie, trouva mille moyens de se rappeler vivement à Emma. Elle trouva sur sa toilette tantôt une lettre, tantôt les plus belles des fleurs qu'elle aimait le plus.

Bientôt le comte se présenta lui-même à elle dans le jardin, déguisé en jardinier, et avec une corbeille de fruits qu'elle n'osa refuser, pour ne pas faire d'éclat. Elle le traita avec une indifférence approchant du mépris, car elle commençait à craindre son esprit audacieux et entreprenant.

Il persista dans ses projets ; et bientôt elle ne put faire un pas, en l'absence de son mari, sans rencontrer le comte, tantôt sous un travestissement. tantôt sous un autre.

Elle lui écrivit quelques mots ou elle lui demanda très-sérieusement de ne pas la troubler dans sa solitude.

Elle reçut au bout d'une heure la réponse, qui n'était autre chose qu'une déclaration d'amour dans toutes les formes.

Il avait l'impudence de faire valoir de prétendues espérances qu'elle devait lui avoir données. Emma répondit en le persifflant ; elle le trouva au jardin, le soir où son mari devait revenir de la ville. Il lui jura que sa lettre pleine de haine et de mépris l'avait pourtant enchanté, tant elle renfermait d'esprit et de finesse ; il mêla cependant à une foule de badinages un amour si ardent, qu'elle ne put, comme elle en avait pris la résolution, rompre tout de bon avec lui, mais elle devint très-sérieuse. Alors il se jeta à ses pieds avec l'expression de la plus forte passion, qu'il croyait vraiment sentir. Il la conjura d'avoir pitié de lui, de ne pas le priver entièrement de sa société.

Emma, dans la crainte que son mari ne survînt à tout instant, voulut le renvoyer ; mais il ne bougea pas qu'elle ne lui eût promis d'être son amie.

Il pressa vivement ses lèvres sur la main d'Emma, il serra sa main contre son sein agité, il soupira : « Oh ! que je suis heureux ! » et il s'envola sur les ailes de l'amour. Emma inquiète, alla au-devant de son mari.

Elle écrivit encore une fois au comte ; mais ce n'était pas là du tout le moyen de s'en débarrasser, car il répondit par de jolies lettres pleines d'esprit, de beaux vers, de passion, de folie.

Emma crut qu'elle ferait mieux de retourner en ville, pour cacher ce secret à son mari ; il y avait même des momens où elle était si outrée contre le comte, qu'elle pensait à révéler à son mari toute sa conduite envers elle ; mais elle craignait que son mari ne fût, de cet enfantillage du jeune et aimable comte, une affaire d'honneur, surtout parce que depuis quelque temps le major était de mauvaise humeur ; il avait quelque chose sur le cœur qui le tourmentait. La pauvre Emma ne se doutait point que c'était précisément sa liaison avec le comte. Le major l'avait reconnu une fois, malgré son déguisement. Il se tut, et observa sa femme en silence.

Emma rencontra en effet le comte partout ; mais elle lui dut des remerciemens de ce que personne n'en conçut de soupçons. Il était si prudent, si prévoyant lorsque quelques regards étaient fixés sur lui, si étranger pour Emma, que personne ne se doutait de sa passion que celle-là seule qui en était l'objet.

Emma s'avoua qu'au moins le comte était très discret : et très-aimable, ajouta-t-elle sans réflexion, ou absorbée dans ses réflexions.

Elle se rappela, trop tard, le passage du livre que son amie lui avait montré. « Craignez bien plus ce qu'il inspire. » Elle ne pouvait plus se cacher que le comte avait fait une légère impression sur son cœur. Mais à peine se le fut-elle avoué, qu'elle se leva avec la ferme résolution de détruire cette impression, quoi qu'il pût lui en coûter.

Elle était devant le portrait de son mari, placé dans sa chambre. Elle le regarda en souriant : une larme s'échappa de son œil.

« Tu m'as sacrifié ton amour, dit-elle. Écoute : je vais te rendre le réciproque je ne veux plus le voir du tout. »

Mais cela n'était pas au pouvoir d'Emma, à moins qu'elle ne confiât son secret à son mari. Et M^{me} de Sorgan lui avait dit cent fois que c'était là ce qu'une femme pouvait faire de plus sot. Elle se tut : elle traita le comte avec une froideur marquée, garda le silence lorsqu'elle se trouvait devant lui, et resta ferme dans sa résolution.

Le comte n'était pas homme à se laisser éconduire ; il s'éloigna à la vérité d'Emma, mais il jeta sur elle les plus sombres regards. Il lui écrivit ; le plus cruel désespoir avait guidé sa plume. Il ne demandait point d'amour,

point de compassion. « Car au milieu des tourmens qui m'accablent, disait-il, mon sort est cependant digne d'envie. Non, femme aimable, non ; quelque cruelle que vous soyez envers moi, vous ne pouvez cependant m'ôter la conviction que vous me plaignez, que vous m'aimez, et que vous pleurez ainsi que moi. Il est découvert ce grand et terrible secret, que je dois être malheureux ; que vous l'êtes comme moi. Oui, vous m'aimez, je le sens ! toute ma vie, ma bouche vous eût répété : Je vous aime, ma chère Emma ! Aujourd'hui ma bouche, prête à exhaler le dernier soupir, ose dire une fois encore : Emma, vous m'aimez ! Maintenant, adieu pour jamais ! »

« Oh ! c'est trop fort, s'écria Emma. Non, il ne faut pas qu'il garde cette croyance seulement une heure. » Elle lui répondit : et lorsqu'elle entra le soir dans son appartement avec sa suivante, elle y trouva le comte qui se jeta à ses pieds. Emma était dans la plus violente colère ; elle dit tout ce que lui suggéra sa fierté mortifiée. Elle ordonna au comte de quitter sa maison sur le champ. Elle s'en prit à Marianne, qu'elle n'avait pas chassée, comme elle l'avait résolu, et qui devait avoir introduit le comte.

Marianne se sauva de l'appartement, et le comte ne voulut point quitter la posture où il était. Marianne revînt pâle comme la mort, et en criant : « O Dieu ! M. le major ! vite, monsieur le comte, entrez dans ce cabinet. » Le comte s'y précipita. Marianne en prit la clef. Emma était saisie de frayeur, ne sachant que dire. pâle et tremblante. Marianne ouvrit la fenêtre, renversa une table et une chaise, et un volet par-dessus ; et cria, au moment même où le major entra : « Mon Dieu ! madame, ce n'est que le vent qui a fait tomber le volet sur la table. J'avais oublié de fermer la fenêtre. »

Emma se remit un peu ; le major rit de la crainte de sa femme, resta près d'elle un quart d'heure, puis s'en alla. Emma entra dans le cabinet, le comte avait pris un des habillemens d'Emma, un grand chapeau lui couvrait la figure.

« J'étais préparé à tout hasard, mon aimable dame, » dit-il. Marianne reprit en riant : « Mais voyez donc, madame, comme il est joli en fille. » Elle lui enleva le chapeau. Emma voulut se fâcher, mais elle ne le put pas ; elle fut obligée de rire des folies qu'il faisait sous son nouveau costume. Marianne sortit pour voir si le comte pourrait descendre en sûreté le petit

escalier. Emma, malgré sa colère, avait repris sa bonne humeur, Vous êtes bien effronté, comte, » dit-elle, en affectant un sérieux qu'elle ne sentait pas. Elle ne pouvait détourner les yeux de dessus cette jeune fille qui se tenait devant elle d'un air si innocent, si timide, puis la regardait avec des yeux hardis, étincelans, et rejetait tout le désagrément de la soirée sur son amour infini, insurmontable.

Enfin il partit. Marianne vint pour la déshabiller. « Je ne l'ai point introduit, dit-elle avec fermeté ; mais, madame, s'il m'en priait, je le menerais où il voudrait, car on ne peut lui résister. Oh ! comment pouvez-vous être si cruelle envers lui ? »

Emma fut saisie de colère ; mais elle sentit que de cette soirée, elle était au pouvoir de cette fille. Elle comprit alors comment le comte savait si bien tous les endroits où elle allait, toutes les visites qu'elle faisait : Marianne était la confidente du comte.

Marianne sentit, aussi bien que sa maîtresse, qu'elle avait maintenant le droit de parler plus qu'auparavant ; et elle sut fort bien s'en servir à l'avantage du comte. « C'est un impudent, et toi une folle, » dit Emma. Mais Marianne dépeignit la passion du comte avec des couleurs si vives ; elle parla tant de son chagrin, de son désespoir ; elle avait encore tant à raconter des liaisons du major avec Augustine, de la froideur du major, de la mauvaise humeur avec laquelle il payait la plus constante fidélité, le plus tendre amour de son incomparable épouse ! Le comte, qui partageait avec Emma un secret qu'elle n'osait trahir, devint plus hardi, plus passionné. Emma commença à établir des comparaisons entre son froid mari, de qui elle était souvent obligée de mendier un regard de bienveillance, et le beau et tendre comte, qui était attaché à elle par un amour infini, qui ne vivait que pour elle ; qu'elle pouvait, par un de ses regards, élever jusqu'aux cieux ou précipiter aux enfers.

Les moindres mouvemens du cœur d'Emma n'échappaient pas au comte Marianne l'instruisait de tout. Il était, inépuisable en ruses pour voir Emma, et cependant toujours de la plus profonde discrétion. Dans la société, il ne disait presque pas un mot à Emma ; et cependant il ne s'adressait qu'à elle par des allusions qu'elle seule pouvait comprendre. Il parlait ouvertement

de sa passion ; et personne, excepté Emma ne comprenait le sens de ses paroles. Emma s'en amusait, et prenait les mouvemens de tendresse qu'il lui inspirait, pour un simple plaisir causé par les ruses que le comte employait afin de se rapprocher d'elle.

Tout à coup le comte changea de manières. Son esprit, sa gaieté avaient disparu. Il devint morne, sombre, mélancolique ; il ne tourmentait plus Emma, lorsqu'il était seul avec elle, pour qu'elle récompensât son amour. Il la regardait seulement d'un air passionné, mais en silence, et finissait par détourner de dessus elle ses sombres regards. C'était (Emma du moins en fut fermement persuadée) pour lui cacher ses larmes... Il parut souvent agité ; il était sûr qu'Emma le haïssait...! et quand il s'exprimait ainsi, son œil était étincelant.

Lorsqu'il était parti, Emma, la pauvre Emma appuyait souvent son front sur sa main. Que madame de Sorgan avait raison, quand elle lui avait prédit son sort par ces mots : *Craignez bien plus ce qu'il inspire !* etc. Elle sentait qu'elle ne pouvait le haïr, qu'elle ne pouvait même plus vivre sans sa société. Elle regardait l'amour comme une fable, le sien excepté. Tous des principes de madame de Sorgan, toutes ses considérations sur cette passion, et les moyens de la détruire, ne servirent de rien à Emma ; car, ou les sentimens de son amie étaient d'une autre nature, ou elle même, ce qu'elle n'avouait pas, était trop tendre. Elle lutta cependant avec force contre l'orage qui l'accablait. Il y eut des momens même où elle crut, dans le triomphe de son orgueil, avoir vaincu cette passion fatale ; et cependant, après chaque victoire qu'elle croyait avoir remportée, elle se sentit entraînée plus loin.

Une fois, elle avait fermement résolu de se jeter aux pieds de son mari, de tout lui avouer... ; elle craignit son regard sévère, les mesures qu'il prendrait contre le comte. Elle voulut écrire à M^{me} de Sorgan... ; elle craignit le rire moqueur de la prophétesse ; et plutôt que de s'y exposer, elle aima mieux risquer son repos, son honneur, sa vie, tout enfin.

Elle rassembla ses forces pour soutenir, sans aucun secours, ce que sa situation avait de dangereux.

Sa conduite envers le comte devint mesurée, réservée, inégale. Il vit sa crainte, lorsqu'il était seul avec elle, et il s'en moqua, car elle lui annonçait que le moment d'une pleine victoire n'était pas éloigné. Emma évita toutes les occasions où il eût pu tenter de triompher d'elle.

Elle n'alla pas aux bals de société, quoiqu'elle aimât la danse avec passion, parce que le comte y était le premier, le plus beau danseur ; et jamais elle ne sentait son cœur plus faible que dans la danse, où il la pressait contre son sein. Ainsi elle remporta encore sur son cœur un triomphe de peu de durée.

Les bals masqués avaient commencé : elle y alla deux fois, dans le plus grand incognito. Elle avait même dansé avec le comte sans qu'il la reconnût ; et ainsi elle jouissait d'un bonheur qui n'était troublé par aucune inquiétude. Elle ne savait pas que le comte la connaissait fort bien, et qu'elle se jetait dans les filets que lui et Marianne lui avaient tendus.

Le major était depuis quelques jours absent pour une partie de chasse, lorsque le troisième bal eut lieu. Emma s'y rendit encore en domino noir.

Le comte s'y trouva habillé en Espagnol ; Emma le regarda long-temps, et son cœur s'agita. Il la pria à danser ; il dansa avec elle, et puis lui dit d'une voix plaintive : « Oh, c'est vous ! mon cœur vous reconnaît. Enfin, c'est vous que déjà deux fois j'ai vainement cherchée ! »

Emma continua de garder l'incognito ; elle dansa encore une fois avec lui, et puis lui avoua par un serrement de main qu'elle était Emma.

Il lui exprima tout son bonheur secrètement, et cependant avec tant de force, par des paroles, des soupirs, des serremens de main ! Etroitement unis dans une walse voluptueuse, ils firent comme en volant le tour de la salle. Emma était hardie, car personne ne la connaissait ni ne pouvait la connaître.

Ainsi émue par l'amour et la danse, le comte la conduisit hors de la salle ; une voilure s'avança. « Qu'est-ce donc ? demanda Emma tremblante. – Emma ! ma chère Emma ! » dit le comte d'une voix mal assurée : il la plaça dans la voiture, et se mil à ses côtés. La voiture partit ; Emma tomba dans ses bras, contre ses lèvres. « Dieu ! dit-elle tout bas, où

me conduisez-vous ? Je vous en conjure, comte..... Vous me rendez malheureuse !

La voiture s'arrêta. Emma hors d'elle-même était dans ses bras, il la porta, plus qu'elle ne marcha, vers un appartement qu'elle ne connaissait pas, et qui était celui du comte. Là, il se jeta à ses pieds, pria, pressa, jura qu'il allait mourir. Il couvrit sa main de baisers, de larmes ; et la trop faible Emma répandit elle-même des pleurs qui trahissaient son amour ; et elle serrait, sans rien répondre, la main de son séducteur.

Tout à coup la porte s'ouvrit ; une longue figure noire entra dans l'appartement, s'arrêta au milieu, muette et sans mouvement. Le comte s'élança vers elle, et, furieux d'être ainsi troublé, la menaça : « Qu'y a-t-il ? qui es-tu ?

Aussitôt la figure ôta lentement son masque, et Emma tomba en jetant un cri, sur le sofa, car c'était le major, pâle, avec un visage froid et terrible.

Le comte recula de deux pas ; il était comme anéanti : son regard craintif et honteux était fixé sur le major, qui semblait immobile.

Enfin, le major s'approcha de la porte, et la ferma à clef, puis il revint : Emma se jeta à ses pieds ; il ne la regarda point,

« Misérable ! vil séducteur ! commença le major avec un ton glacé, mais terrible ; l'un de nous deux, seulement, quittera vivant cette chambre. » A ces mots, il tira de ses poches deux pistolets.

« Je conviens, dit le comte un peu remis de sa frayeur, que vous êtes offensé : je suis prêt à vous rendre raison ; mais ayez l'humanité d'abord de faite emmener votre épouse.

« – Non, dit le major, cette porte ne s'ouvrira que lorsque l'un de nous deux sera devenu la victime de cet être méprisable. Elle aura bien le courage de voir mourir un homme qu'elle a déshonoré. Vous verrez, comte, son héroïsme. Prenez, » Il lui mit un pistolet dans la main.

« Barbare ! s'écria Emma en se levant avec vivacité, ta vengeance surpasse mon crime, et j'ai l'âme assez courageuse pour m'en punir moi-même. »

Elle arracha le pistolet des mains du comte ; le coup partit, et Emma tomba sur le parquet, nageant dans son sang.

« Assassin ! » s'écria le major en jetant un cri affreux. Il lâcha aussitôt son pistolet, et le comte tomba par terre sans vie.

Le major, hors de lui, prit sa femme dans ses bras, ouvrit la porte, et descendit l'escalier. Personne ne s'opposa à son départ, car le comte avait éloigné tous ses gens.

Il monta dans sa voiture. Il avait, sans y songer, pressé le corps inanimé d'Emma contre son cœur. Il porta son Emma dans son appartement : il y trouva M^{me} de Sorgan qui venait d'arriver, et voulait faire visite à son écolière.

Pâle, sans parole, saisi d'effroi, il posa le corps d'Emma sur le sofa, baisa ses lèvres livides, et prononça le nom d'Emma,

La frayeur avait privé de tout mouvement M^{me} de Sorgan : le major la regarda avec des yeux hagards, comme cherchant à se rappeler qui elle était. Il sortit de l'appartement, prit des traites, monta à cheval, et, accompagné d'un vieux domestique de confiance, il quitta la ville au grand galop.

Quand il fut dehors, il s'écria : « Il y aura bien pour moi une balle ou un sabre. O Emma ! Emma ! malheureuse femme ! ô détestable race humaine ! » En répétant ces mots d'une voix entrecoupée, il galopait toujours.

LES MORTS RESSUSCITENT.

MADAME de Sorgan s'occupa d'Emma. Elle eut beaucoup de peine à la faire revenir d'un profond évanouissement et d'un délire qui succéda d'intervalle en intervalle : mais dans le même moment, le sang coula avec force de son épaule. Elle ne voulut point laisser panser sa plaie ; elle se débattit jusqu'à ce que la perte de son sang lui attirât un nouvel évanouissement, dont elle revint entièrement affaiblie. « Où suis-je ? » demanda-t-elle, regardant de tous côtés avec crainte. Lorsqu'elle reconnut son appartement, elle cria avec l'accent de la terreur : « Où est mon mari ? où est le major ? »

« – O ciel ! mon Emma, que vais-je entendre ? Le major vous a portée ici ; il s'est occupé de vous avec la plus grande tendresse.

« – N'était-il point blessé ? (M^{me} de Sorgan l'affirma.) Il s'est occupé de moi avec la plus grande tendresse ? Oh ! dites que non ! dites que non ! je vous en prie ; car je... je... » Ici elle se leva avec fureur, s'élança aux pieds de M^{me} de Sorgan, et cria en se tordant les mains : « Je l'ai trompé, déshonoré, avili, assassiné ! Où est-il ? »

M^{me} de Sorgan eut de la peine à écarter les témoins car Emma, en présence de tout le monde, s'accusait du plus horrible crime. Par bonheur, la blessure n'était pas dangereuse ; la balle n'avait fait qu'effleurer l'épaule. M^{me} de Sorgan et Marianne la soignèrent tenir à tour, quoique Emma témoignât contre cette dernière une aversion qui, dans certains momens, s'étendait jusqu'à M^{me} de Sorgan ; mais elle se tranquillisa lorsque le

comte, répondant à un billet que M^{me} de Sorgan lui écrivait au nom d'Emma, eut dit tout ce qu'il savait.

Enfin la malheureuse Emma découvrit à M^{me} de Sorgan tout son cœur : elle lui raconta sa liaison avec le comte, ne lui tut point la grande part qu'avaient eue à son crime les principes de son amie. « Oh ! pourquoi, dit Emma les yeux baignés de larmes, et d'une voix plaintive, pourquoi m'apprîtes-vous que l'amour est une fable, un enfantillage ? Pourquoi m'avoir fait douter de la tendresse du major ? Pourquoi m'avoir dit que, pour être sûre de moi-même, il me fallait dominer les hommes ? »

Ces reproches étaient en grande partie injustes ; mais ils firent dans le cœur de M^{me} de Sorgan une impression profonde, ineffaçable elle était pâle, muette devant la triste Emma.

« Hélas ! cet orgueil, cette présomption me coûtent le repos de ma vie ! Encore, si ce n'était que cela ; mais ils me coûtent aussi le repos de ma conscience, me préparent un avenir terrible, menaçant....! Que fait le major ? où est-il ? vit-il ? Ciel ! qu'entendrai-je ! Je tremble à chaque minute. O ma Louise ! pleurez sur votre malheureuse Emma. Si la porte s'ouvre, je recule d'effroi, car je crains que l'on ne m'annonce l'arrêt irrévocable du destin la mort de... mon mari. »

A ces mots, elle se couvrit le visage : depuis long-temps M^{me} de Sorgan était plongée dans la douleur la plus profonde. Toutes deux reconnurent en tremblant les fruits du malheur et du crime, cette grande récolte qu'elles avaient semée devant elles : qu'avaient-elles encore à attendre ?

La balle avait brisé la rotule du comte Werner : il était devenu boîteux, infirme, et, avec sa légèreté, sa belle stature, avait perdu tout ce qui constituait son esprit et ses talents. Il quitta en jurant la cour, les sociétés et alla dans ses terres passer une vie monotone, sans charme pour ceux qui l'approchaient, et encore moins pour lui.

Marianne fut renvoyée. Emma, absorbée pendant des journées entières dans le plus profond chagrin, rêvait à un plan pour sa vie à venir. Son imagination ardente lui en fournit beaucoup. Si elle n'eût été protestante, si elle n'eût été mère, elle se serait jetée dans le couvent le plus austère, non

par esprit de religion, mais pour se punir. Son incertitude sur le sort du major empêcha l'exécution de chacun des plans qu'elle avait imaginés.

Elle présumait qu'à Abendstedt on aurait quelques nouvelles de son mari et elle craignait de s'en informer.

On ne se doutait nullement à Abendstedt de tout ce qui était arrivé. Un mois environ après la terrible catastrophe, le capitaine reçut une lettre du major.

« C'est de la part de ton père, Oreste, » dit le capitaine.

Oreste sauta de joie. Le capitaine ouvrit la lettre. Tous, dans une douce attente et avec des regards rians, étaient assis autour du capitaine ; mais les sourcils du capitaine se froncèrent, son œil devint sombre : il se leva, et s'en alla tout en lisant dans son cabinet. Une demi-heure après il revint, jeta sur le fils du major un regard de compassion. « Ton père te fait dire bien des choses, Oreste : il a un long voyage à faire, et désire que tu te comportes bien. »

Le ton avec lequel le capitaine dit ces paroles les rendit tous muets, et remplit de larmes l'œil d'Augustine. On éloigna les deux enfans.

Le capitaine s'assit, regarda sèchement devant lui, et dit avec un air froid : « Nous allons avoir chez nous la fille du major, Adèle..... De par tous les diables ! Oui, mille diables ! continua-t-il après une pause. Pardonnez, Augustine, si j'ai juré ; mais, morbleu ! c'est le cas. Au bout du compte, ne doit-on pas enrage de voir que le diable prenne plaisir à tourmenter le plus honnête homme qui soit sur la terre, notre bon major ? le diable, ou notre faiblesse ; ou, comme dit Solms, le destin. Mille diables ! je suis forcé de jurer, lorsque je vois cet honnête homme obligé de courir le monde ; et cela..... (Ici, il jeta avec colère la lettre sur la table.) Et que personne ne vienne me dire : « Qui sait s'il n'a pas tort ? » S'il a péché, il est assez puni ; que Dieu ait pitié de nous tous ! Je t'excepte, Augustine, car tu es presque un être privilégié. Quant à moi, vieux homme que je suis, je sais, ma foi, combien on peut être faible ! » Il dit ces derniers mots en rougissant.

Léopold ramassa la lettre d'une main tremblante. « Lis tout haut, cria le capitaine ; je veux entendre d'un œil sec comment un homme dit : « Je suis

malheureux ! » Je ne veux pardieu plus me plaindre, quoiqu'il puisse m'arriver. »

Léopold lut :

« Ma femme est morte. La main de fer d'un destin séducteur et cruel s'est emparée d'elle. Je l'ai vengée : à présent, je fuis et l'échafaud et la vengeance, dont les cris retentissent dans mon âme. Je ne suis point criminel, mais je suis l'être le plus malheureux de la terre. Peut-être Emma ne fut-elle pas plus criminelle ; peut-être celui que j'ai tué ne le fut-il pas davantage. C'est ce que me dit un mauvais génie qui voudrait m'exciter à de nouveaux crimes. Non ! j'ai juré devant ces étoiles qui, dans la cruelle nuit de mon malheur, répandaient sur moi, non pas une lumière consolante, mais des lueurs menaçantes, de souffrir en homme ; car au-delà de ces étoiles il y a un Dieu qui n'est point irrité contre moi, parce que je suis innocent.

Je ne reverrai plus ni vous ni mes enfans. Je quitte l'Allemagne à jamais. J'ai joint à cette lettre mes intentions à l'égard de mes enfans et de mes biens. O mes enfans ! mon fils ! mon Adèle... C'est à vous, cher capitaine, à Augustine, à vous tous que je laisse le soin de leur éducation : telle est la ferme volonté de leur malheureux père.

Emma fut bonne ; mais son âme ne fut point éclairée par la flamme de la vertu, par la croyance en Dieu. O mes amis ! élevez mes enfans comme vous le voudrez ; inspirez-leur seulement la croyance en Dieu : c'est là ce qu'il y a de plus sublime et de plus sacré dans la vie.

Embrassez mes enfans pour moi. Cachez-leur le malheur de leur mère ; rappelez-leur quelquefois leur père, encore plus malheureux qu'elle ; leur père, pour qui tout sentiment, toute affection n'existeront plus désormais. Adieu ; soyez plus heureux que votre infortuné ami W.... »

Augustine s'appuya sur la table, la tête dans ses mains, et pleura amèrement. Le vieux Solms s'essuya les yeux. Léopold resta muet. « Voulez-vous me rendre fou par votre douleur ? s'écria le capitaine en jurant. Laissez-le aller son chemin. C'est un brave homme ; oui, pardieu, et un brave homme, qui emporte le sentiment de son innocence, qui voit au-delà des étoiles quelque chose de plus élevé, un Dieu qui récompense le

bien et punit le vice. Ainsi, laissons-le aller. Soyons tranquilles : et si mes pressentimens ne me trompent, nous le reverrons un jour. Mais la comtesse ne sait-elle donc rien ? Fais atteler, Léopold ; je veux, avant d'aller en ville, parler à la comtesse. »

Il y alla. La mère du major ne savait rien du tout. Le capitaine pensa que le mieux serait d'aller en ville pour prendre de plus amples renseignemens. Il monta en voiture, et descendit très-inquiet à l'hôtel du major. Il ne savait qui demander : Emma était morte, le major parti. Il demande le major. « Il est parti depuis un mois. – Madame son épouse ? – Est indisposée. – Elle vit donc encore ? » Le domestique le regarda avec de grands yeux ; le capitaine secoua la tête. Il se fit annoncer, et fut reçu. Emma courut à sa rencontre avec des yeux égarés, des lèvres tremblantes, pâissant et rougissant alternativement. M^{me} de Sorgan vint au-devant du capitaine avec émotion, mais plus calme. « Monsieur le capitaine, dit-elle, je ne vous connais pas du tout ; mais madame de Wolffenstein attend de vous des nouvelles qui...

« – O Dieu ! avez-vous des nouvelles ? dit Emma presque en criant, car elle était à peu près hors d'haleine.

« – Oui, dit le capitaine, j'ai une lettre du major ; mais je n'y conçois rien du tout. Vous me voyez devant vous aussi effrayé que vous ; car la lettre du major, madame, vous dit morte.

« – Cela peut être, monsieur le capitaine, dit M^{me} de Sorgan ; un évènement singulier a..... Mais qu'écrit le major ?

« – Hem ! hem ! répondit le capitaine, quelque chose qui n'aura pas lieu à présent ; une disposition à l'égard de ses biens, de ses enfans.

« – Qui doit être exécutée dans toute son étendue, monsieur, reprit Emma avec vivacité, avant que M^{me} de Sorgan put répondre. Que veut-il ? que demande-t-il ? que souhaite le plus généreux des hommes ?

« – Je n'y conçois rien, dit le capitaine ; c'est seulement dans la croyance que vous êtes morte, qu'il désire.....

« – Morte ou non, c'est égal ! Je suis morte ! morte ! croyez-m'en, vous, l'ami de mon mari. Où est sa lettre ?

« – La joie qu'elle éprouve en recevant des nouvelles du major, reprit M^{me} de Sorgan, l'a mise hors d'elle-même, Elle.....

« – Ce n'est point la joie seule, j'espère, dit le capitaine brusquement. Mais vous avez raison, je ne sais ce que je dois faire.

« – Non, ce n'est pas la joie seule, s'écria Emma. Vous avez raison, capitaine, c'est la douleur, le repentir, le désespoir. Oh, pour Dieu, la lettre ! la lettre !

« – Je n'en ai pas pour vous, puisqu'il vous croit morte.

« – Mais ses dispositions de ses biens, de ses enfans, quelle qu'elle soit, donnez toujours.... »

Le capitaine devint pensif. M^{me} de Sorgan dit : « Il pourrait bien y avoir quelque chose qui... Madame est très-faible encore. » Le capitaine réfléchit encore un instant, puis il tira lentement de sa poche l'écrit qui contenait les dispositions du major. « Ne puis-je pas d'abord...? » dit M^{me} de Sorgan en tendant la main. Le capitaine passa le papier devant elle, et le donna à Emma, qui le prit, reconnut l'écriture de son mari, pâlit, et jeta ses regards vers le ciel, comme pour y chercher du courage pour la lire. Puis elle pressa l'écrit contre ses lèvres, contre son sein, et s'en alla en chancelant dans son cabinet. On entendit un cri ; M^{me} de Sorgan ouvrit bien vite l'appartement. Emma était à genoux, et lisait. Le capitaine, très-mal disposé contre Emma, fut extrêmement touché de ce spectacle. « Que Dieu soit juge ici ! s'écria-t-il, et non moi. Si les anges du ciel se réjouissent à une telle vue, pourquoi ne me réjouirais-je pas aussi ? »

Emma vit bien le capitaine, mais elle resta à genoux, continua de lire, et après avoir achevé, elle pressa encore le papier contre son sein, contre ses lèvres ; puis elle se leva avec une douleur inexprimable, et une grande dignité, mais qui n'avait rien de fier, et paraissait au contraire avoir l'humilité pour principe. Elle alla devant le portrait du major, suspendu contre le mur, et dit : « O homme généreux et si cruellement offensé ! lu demandes de moi tout ce qui t'appartient ! ce qui me rendit si heureuse ! » Elle se retourna avec promptitude, alla d'un pas assuré vers le lit où reposait Adèle, la prit doucement, et avança vers le capitaine, à qui elle remit

l'enfant, en ne disant que ce mot : « Tenez ! » Mais elle éleva ses deux bras et ses regards vers le ciel, versa des larmes brûlantes, et puis cacha son visage en pleurs dans les coussins où avait reposé l'enfant.

M^{me} de Sorgan se couvrit le visage avec son mouchoir ; le capitaine était là, ainsi qu'il le disait souvent, comme un pauvre pêcheur. « Non, s'écria-t-il tout à coup, que Dieu et le major me pardonnent ! L'enfant appartient à la mère, surtout à une telle mère. Si le major était ici, et s'il ne vous pressait pas contre son cœur en prononçant, et même de bon cœur, un pardon... Alors... alors.... Oh ! non, voilà votre fille ! Dieu vous protège. Ne sommes-nous donc pas tous de pauvres pêcheurs, qui sourient parce qu'ils sont pénétrés de repentir. Prenez ! » et il porta Adèle à sa mère. Elle baisa l'enfant, mais elle secoua la tête. M^{me} de Sorgan là pria de garder l'enfant ; mais Emma prit le papier, et indiqua le passage que le major avait souligné : « Ma volonté paternelle, invariable et sacrée, est que ma fille Adèle soit élevée, quelles que soient les circonstances, par la famille Frantz, jusqu'à sa vingtième année, à moins qu'elle n'épouse plus tôt quelque brave homme. » Adieu, mon Adèle ! adieu mon enfant ! dit-elle en sanglotant. »

Le capitaine dit : « Mais son père ignorait que sa mère fût encore vivante. Je vous en prie, madame, réfléchissez-y bien.

« – C'est sa volonté, dit Emma doucement ; c'est aussi la mienne. » M^{me} de Sorgan pria en secret le capitaine de lui laisser le temps de la réflexion. Le capitaine invita donc Emma à garder Adèle jusqu'à ce qu'il revînt. Emma s'y prêta volontiers. Alors M^{me} de Sorgan, qui aimait vraiment Emma, eut le temps de ranimer en elle son amour pour Adèle, et de lui persuader de garder l'enfant, si le capitaine y consentait. Le capitaine revint, Il s'était promené pendant toute la journée dans les rues en faisant des réflexions, et avait même très-souvent dit tout haut, au grand étonnement des passans : « Elle est mère, et il ignorait qu'elle vécût encore. »

Emma avait à la vérité, consenti à garder Adèle ; mais elle avait toujours profondément rêvé à quelque chose que M^{me} de Sorgan ne pouvait deviner. Dès que le capitaine fut revenu, Emma le pria de ne point lui refuser un

petit service. Le capitaine le promit, en ajoutant : « Je suis sur que vous ne me demanderez rien qui soit contre mon devoir. » Il fallut qu'il donnât une promesse solennelle. Puis Emma demanda à voir la lettre que la major avait écrite au capitaine. Il réfléchit s'il devait la donner ; Emma insista, et il la lui remit.

Emma la prit, l'ouvrit ; elle trembla, pâlit avant de la lire, puis elle lut tranquillement. M^{me} de Sorgan observa bien son visage ; elle n'y vit aucun signe d'une forte émotion, excepté un rouge foncé qui perça parfois à travers la blancheur de son teint. Elle replia la lettre tranquillement ; elle tendit la main au capitaine : « Je vous remercie infiniment, capitaine. Mon Emma fut bonne ; n'est-ce pas ainsi qu'il écrit ?

– Non pas, *mon* Emma, mais tout simplement Emma fut bonne, – Et lui, continua-t-elle un peu plus vivement lui qui est, innocent, qui ne connaît aucun crime, qu'est-il ? L'être le plus malheureux de la terre. Voilà ce qu'il écrit, ma chère Sorgan ; ce sont là ses paroles. Oh ! cet homme généreux, innocent, ne pressera plus jamais contre son cœur aucun être avec amour ! N'écrit-il pas cela, capitaine ? – Lisez vous-même, Louise ; c'est là ce qu'il écrit. – Et moi, dit-elle en se levant tout à coup, moi qui l'ai trahi, déshonoré, qui l'ai jeté dans un genre de vie dur, errant, où il ne trouvera aucun être aimant, moi je dois... » Elle prit avec vivacité son enfant qui était assis à terre, et jouait, et elle le remit au capitaine : « Prenez la fille du major, c'est sa volonté ; prenez, c'est Emma qui doit être la créature la plus malheureuse sur là terre ! Je ne te verrai plus, Adèle ! s'écria-t-elle avec une vivacité approchant de la fureur du délire. Partez, partez ! Tout ce qui me rendait heureuse s'éloigne aussi. Pars, toi, génie protecteur de ma vie, de mon bonheur, dit-elle au portrait du major, en l'arrachant de sa place ; » et il fut détruit à l'instant. « Loin de moi, dit-elle en élevant toujours plus sa voix, loin de moi tout ce qui me rappelle que je fus heureuse ! » Elle arracha de ses cheveux une garniture de perles qu'elle jeta par terre. « Puisse la douleur se doubler, se décupler dans mon cœur coupable ; et pourtant je suis plus heureuse que lui ; l'être le plus malheureux de la terre, banni, fuyant l'échafaud, et sans un cœur qui l'aime ! Oh ! où pourrais-je cacher mes soucis, mon chagrin ? » Elle prit un voile noir, qu'elle jeta sur

son visage. « C'est ainsi que je vivrai sous ce sombre voile, jusqu'à ce que le linceul couvre mon visage inanimé. »

Elle courut se renfermer dans son cabinet. Il y avait dans cette scène quelque chose de touchant. M^{me} de Sorgan pleura. Le capitaine pressa contre son cœur oppressé l'enfant, qui souriait ; ce sourire augmenta encore sa douleur.

M^{me} de Sorgan le pria de rester encore un ou deux jours pour attendre de ses nouvelles ; il le promit, et se rendit à son auberge. L'enfant fut mis dans un autre appartement, entre les mains d'une femme qui devait le soigner.

Quelques heures après, Emma ouvrit son cabinet ; M^{me} de Sorgan y entra ; elle trouva Emma singulièrement vêtue, presque tout à fait enveloppée dans une robe noire qui lui couvrait jusqu'au bout des doigts ; son visage était entièrement couvert par un voile noir.

M^{me} de Sorgan s'attendait encore à une scène bruyante ; mais Emma s'assit tranquillement à son travail. « Chère enfant, dit M^{me} de Sorgan doucement, vous êtes en deuil, c'est juste ; mais précisément pour cela, vous ne devriez pas faire un jeu de ce deuil. »

Emma se tut. M^{me} de Sorgan fit encore quelques réflexions de ce genre, seulement pour engager Emma à parler

« O mon amie, dit enfin Emma, j'ai joué une fois avec mon cœur, j'ai joué un jeu cruel avec le cœur d'un homme qui à présent est errant, sans consolation sur la terre. Je ne joue point maintenant, ou bien est-ce un jeu, une folie, si ma douleur honore le tombeau de celui que j'ai perdu, et se revêt de la sombre couleur de mon âme ? Mais Ce n'est point cela ! oh non, non ! car, s'il était mort, je serais à genoux devant son cercueil, sur sa tombe. Si ce vêtement était le deuil d'une veuve, ce voile, le voile de séparation d'une femme aimée, alors je verserais d'autres larmes ! Non ! et pourtant, ma bonne Sorgan, vous avez raison, tout cela est un jeu, le jeu du plus cruel délire, qui pourrait, hélas ! tirer des larmes du marbre même. J'ai lu une fois, je ne sais plus où, qu'une amante, lorsque son amant alla à la guerre, se banda les yeux, et jura de ne plus voir le jour, qu'il ne lui ôtât ce bandeau de sa propre main. Etait-ce un jeu aussi ? O mon amie ! vous ne

comprenez rien du tout aux hommes, rien du tout, au malheur. Vous aimâtes une fois, vous fûtes trompée, alors vous jurâtes d'être ce que déjà vous étiez, insensible et froide. Ma main a, par un cruel jeu de vanité, enveloppé l'homme le plus généreux dans la plus obscure-nuit du malheur. Ma main vient aujourd'hui de donner pour jamais ma fille à un étranger. Je suis abandonnée, seule ici ; que ce voile sombre enveloppe donc à jamais ma douleur, jusqu'à.... Oui ! je l'ai juré, jusqu'à ce que sa main l'enlève elle-même de dessus mes yeux ; si c'est là un jeu, priez Dieu pour moi, car j'ai perdu la raison ; car ce voile m'a à jamais séparée de tout plaisir, Il est plus sacré pour moi, que ne le sont pour une religieuse son voile et ses vœux. »

M^{me} de Sorgan tourna la conversation sur Adèle. Elle fit le tableau du bonheur dont Emma jouirait en élevant sa fille.

« N'est-il point cruel, mon amie, de me faire voir une félicité à laquelle je suis forcée de renoncer ; vous n'avez pas lu la lettre d'un mari très-malheureux, cruellement offensé, sans quoi vous vous tairiez : et il a raison, bien raison, mon cœur n'est pas assez pur pour que je sois chargée de l'éducation de ma fille ; car, nia chère Sorgan, comment oserais-je jamais prononcer le nom de *père*, de *mari* ou de *fille* ? Comment oserais-je jamais entendre les lèvres chastes et innocentes de ma fille, le nom de *mère* ? »

M^{me} de Sorgan chercha à la détourner de ces idées. Elle lui dit : « Le major vous croit morte. (Ici Emma se leva avec vivacité.) – Oh ! ne me rappelez point cela ; il me croit morte, et c'est pour cela seulement que sa lettre ne renferme pas de malédictions pour moi. Il me croit morte, il le désire ; eh ! que fais-je, en effet, parmi les vivans ? » Elle se promena dans l'appartement à pas précipités. M^{me} de Sorgan parvint à la tranquilliser un peu.

Le soir, très-tard, Emma dit : « Demain, je quitte la maison du major ; le capitaine Frantz est chargé de l'administration des biens des enfans du major. Hélas ! que ne puis-je aussi quitter la vie Oh ! cette lâche main trembla lorsqu'elle, dût terminer la vie de la plus misérable des mères.

« Mais, je ne suis plus lâche, irrésolue. Je veux me cacher dans la plus profonde solitude ; je ne veux plus qu'aucune bouche déshonore le nom de

Wolffenstein, en me nommant ainsi, Vous pleurez, Louise, allez-vous encore prendre tout cela pour un jeu ?

« Oh ! non, non, femme chère et infortunée ; non, je partage ta douleur, je la révère, elle est juste ; mais je t'en conjure, Emma, ne sois, pas trop prompte ; reste encore quelques jours dans ta position actuelle ; alors je t'accompagnerai, je partagerai la douleur, tes peines ton deuil. je t'en prie, diffère seulement de quelques jours. »

Elles se tinrent étroitement embrassées.

Emma fit la promesse que son amie lui demandait, et M^{me} de Sorgan recommença à espérer.

LES VIVANS SONT MORTS.

CE fut en vain que M^{me} de Sorgan employa tous les moyens pour réconcilier Emma avec la vie. Elle ne put pas seulement l'engager à revoir encore une fois Adèle, quoiqu'elle lui dît qu'elle était encore dans la maison.

Elle chercha à exciter en elle quelque désir, où son cœur prît part, mais ce fut inutilement.

Lorsque M^{me} de Sorgan représenta à Emma qu'elle devait chercher à convaincre son mari qu'elle n'était pas si coupable qu'elle le croyait, Emma lui répondît : « Ne suis-je donc pas coupable ? Ne fus-je point infidèle ? Une flamme criminelle n'a-t-elle donc pas brûlé dans ce cœur qui devait être, à mon mari seul ? Oh ! ma chère amie, combien de fois me faudra-t-il encore vous dire de ne pas me déranger tout à fait la tête avec vos subtilités !

Un chagrin mortel rongea de plus en plus le fil de la vie d'Emma, Ses idées devinrent de plus en plus sombres.

M^{me} de Sorgan s'attendait à tout ce qu'il y avait de plus sinistre ; car Emma parlait toujours, et plus vivement, du passage de la lettre du major où il la croyait morte. Tandis qu'elle en parlait, ses yeux étincelaient, son âme. était profondément émue. « Il vit, dit-elle il vit, il reviendra ; ne croyez-vous pas, ma chère Sorgan ? Il reviendra pour voir ses enfans ; mais il fuira de nouveau, s'il voit à côté d'eux sa femme infidèle. Ne voyez-vous donc

pas ce que je dois faire ?... J'implore la bonté du Ciel. Dieu merci, je le puis.... Oui, je puis mourir pour lui, pour son bonheur. »

M^{me} de Sorgan combattit en vain ces sombres idées ; elles se fortifièrent toujours davantage dans l'esprit dérangé d'Emma, et M^{me} de Sorgan tremblait, lorsqu'elle était obligée de la quitter, seulement pour quelques instans.

Il fallait absolument un moyen puissant pour la sauver.

« Oui, dit M^{me} de Sorgan, fortement émue après un pareil entretien, oui, Emma, tu as raison ; il me semble... Tu dois mourir ! » Elle dit, et Emma se jeta avec une joie touchante à son cou. « O mon ange tutélaire ! lu vois donc enfin ce qui me reste à faire !

– Oui, je le vois, je le sens. Mais si le major ne revenait pas, continuait-elle tranquillement ; si quelque malheur fondait sur la famille Frantz ; si la mort enlevait à tes enfans cette pieuse femme leur seconde mère..., qui protégerait alors les enfans de l'homme que tu aimes tant ?

« – La mère du major, dit froidement Emma.

« – Elle est âgée, infirme ; et d'ailleurs le major a soustrait les enfans à sa surveillance. Que sera-ce donc ? Ces enfans qu'il aime doivent-ils être abandonnés ?

« – Sois leur mère, ma très-chère amie ; sois leur protectrice ; mais ne leur enseigne point tes principes.

« – Je te le promets, Emma, chacune de nous sera leur mère, et cependant tu mourras ! Écoute-moi. Il faut que le major soit libre, et que ses enfans, quoi qu'il arrive, conservent une mère. Tu m'accompagneras dans mes terres ; tu y deviendras malade. Nous ferons venir d'une petite ville un médecin qui soit assez simple pour répéter ce que nous lui dirons. Tu monteras un soir en voiture, tu iras dans la solitude que tu auras choisie. Ton masque de cire, dont la ressemblance est si frappante, trompera mes gens. On te croira morte. Je resterai auprès du cercueil jusqu'à ce qu'il soit mis en terre. Le secret reste entre nous. Le major est libre. Nous annonçons ta mort dans toutes les gazettes. Le major revient, ou il ne revient pas. Tu n'en reconnais pas moins son amour, en étant pour ses enfans une mère soigneuse, en veillant sur eux comme un génie tutélaire. Rends-les

heureux ! tu es morte pour lui, tu vis pour eux ! Ton désir est rempli, tu es séparée de lui. Il peut, s'il en aime une autre, disposer de sa main. Tu es peut-être destinée par la Providence, Emma, à être, à l'approche de quelque malheur, le génie protecteur de celui dont tu ne peux plus être l'épouse. Peux-tu connaître le destin ? Ton œil soigneux veillera sur le major ; tu peux être près de lui sans qu'il s'en doute ; tu peux devenir sa libératrice, son amie ; tu peux effacer ta faute par un plus beau sacrifice que la mort, en vivant pour lui. »

Cette idée dut nécessairement enflammer l'imagination d'Emma. M^{me} de Sorgan lui avait montré la vie sous un jour où Emma pouvait la regarder encore comme un bonheur. Être le génie protecteur de ses enfans, l'amie de son mari, lui consacrer sa vie entière, vivre pour lui. après être morte pour lui ; il y avait dans cette idée quelque chose de si grand, de si pieux, de si surnaturel, qu'elle la saisit de toute la force de son âme, et crut perdue chaque minute qui s'écoula jusqu'à ce qu'elle pût l'exécuter.

Emma rassembla autant d'argent comptant qu'elle le put en un mois, et ce ne fut pas peu, n'ayant pas touché depuis des années au revenu de son propre bien, et ayant trouvé dans la cassette de son mari des traites considérables. Puis M^{me} de Sorgan parla en diverses sociétés de la mauvaise santé d'Emma, et cela d'un ton qui n'annonçait aucun espoir de rétablissement.

On imputa cette maladie au chagrin que lui causait le départ subit et secret du major, dont personne ne put deviner la cause : car le cocher qui la nuit avait reconduit de la maison du comte le major avec Emma, était le même que le major avait emmené, un vieux et fidèle domestique de sa maison. Marianne avait été, par les soins de M^{me} de Sorgan, envoyée à Vienne, à l'autre extrémité de l'Allemagne.

Tout étant préparé, et le médecin ayant lui-même ordonné à Emma l'air de la campagne, M^{me} de Sorgan l'emmena sur ses biens, qui étaient assez isolés pour y pouvoir naturellement exécuter tout ce drame. Il y avait peu de domestiques dans la maison, et ce n'étaient que des campagnards, Le médecin vint. Les deux dames, et principalement M^{me} de Sorgan, avaient

tant à raconter des circonstances critiques de la maladie d'Emma, du prochain danger que le premier médecin de la cour avait déjà prévu et même annoncé, que le pauvre homme s'écria : « Hélas ! hélas ! et on m'envoie de pareils malades ici, afin que nous perdions notre crédit. » M^{me} de Sorgan paraissait absorbée dans la douleur.

Le médecin prescrivit des ordonnances, alla et vint chez Emma, et tout le monde dans la maison fut bientôt préparé à sa mort prochaine. M^{me} de Sorgan ne voulant pas perdre de temps, écrivit à la comtesse pour lui donner avis de la maladie d'Emma, et de ses craintes qu'elle ne mourût bientôt. La comtesse ne vint pas, car elle ne jouissait pas elle-même d'une bonne santé. D'ailleurs elle pensait bien qu'Emma était en quelque sorte la cause de l'absence de son fils ; car sans cela, pourquoi Emma eût-elle été obligée de se séparer d'Adèle ? Elle répondit en termes généraux qui témoignèrent assez la froideur de sa compassion.

Emma avait acheté, sous le nom de M^{me} Still, un bien situé dans une contrée romantique. La position en était agréable, isolée, et assez éloignée du bien de M^{me} de Sorgan pour qu'Emma n'eût pas à craindre d'être reconnue. Elle portait en outre son voile noir, et le chagrin l'avait rendue assez méconnaissable. Tout étant prêt pour l'exécution de son dessein, Emma quitta la maison pendant la nuit, et trouva à un quart de lieue de là une voiture avec des chevaux de poste. Elle alla à la ville prochaine, d'où elle prit sans inconvénient le chemin de son bien. Elle y fut accueillie en maîtresse.

M^{me} de Sorgan joua le dernier acte de la tragédie. Elle revêtit des habits d'Emma le masque de cire qu'elle avait fixé sur un mannequin. Le cercueil était prêt dans la chambre voisine ; car Emma avait voulu voir son cercueil.

Après le dîner, M^{me} de Sorgan annonça la mort de son amie. Elle avait été obligée de lui promettre que personne ne toucherait son corps qu'elle seule. Les gens de la maison virent le masque, et furent convaincus. M^{me} de Sorgan veilla près du cadavre. Le lendemain matin, Emma était dans le cercueil, le visage couvert d'un voile, à travers lequel on la reconnaissait parfaitement. Qui aurait pu concevoir quelque soupçon ? Le cercueil fut mis

en terre ; et M^{me} de Sorgan publia partout la mort de son amie, et envoya son extrait mortuaire à la comtesse.

Sur la prière de M^{me} de Sorgan, le capitaine fit insérer dans toutes les gazettes la mort de M^{me} de Wolffenstein, avec des circonstances qui devaient bien faire connaître au major que sa femme n'était pas morte par suite de sa blessure ; et M^{me} de Sorgan, du consentement du comte Werner, y avait aussi fait mettre un avis qui indiquait que le comte n'était pas mort. Par ce moyen, ils espérèrent tous (et Emma avec l'enthousiasme d'un cœur qui n'avait plus que ce désir sur la terre), le retour du major.

Le capitaine alla à la campagne de M^{me} de Sorgan pour y recevoir tous les papiers d'Emma. M^{me} de Sorgan fit en sorte que le capitaine parlât au médecin, au pasteur, et apprit des gens de la maison les circonstances particulières de la mort d'Emma et de son enterrement. Elle le conduisit sur sa tombe, qui était couverte de fleurs. Elle lui donna les habits d'Emma, son écrin, et une lettre d'Emma à ses enfans, qu'on devait leur remettre lorsqu'ils seraient plus grands. Le capitaine s'en retourna tristement chez lui.

Vers le même temps mourut le mari de M^{me} Sorgan. Cette femme généreuse abandonna tout le bien de son mari à sa famille. Elle fit de grands préparatifs pour un voyage en Suisse, en Italie, en France. Elle ne cacha point qu'elle espérait trouver en Suisse une vallée solitaire où elle comptait passer le reste de ses jours, inconnue à tout le monde, au milieu de ses livres, de la musique et de gens ayant non seulement, une figure humaine, mais aussi un cœur plein d'humanité. On sourit. Elle indiqua un banquier auquel ses fonds devaient être remis, disparut en effet, et huit jours après elle était oubliée. Elle vola dans les bras de son amie sous le nom de sa sœur Louise.

ADÈLE EST ENLEVÉE.

LE capitaine, après sa visite chez Emma, avait emmené Adèle avec lui à Abendstedt. La comtesse, à la vérité, voulut faire valoir ses prétentions à l'éducation de sa petite-fille, mais la disposition par écrit du major ne lui laissa plus aucun doute. Elle consentit à ce qu'Adèle, ainsi qu'Oreste, fussent élevés par la famille du possesseur du franc-fief, et elle fut forcée d'avouer que, sauf un certain point quelle désignait rarement, ils étaient fort bien élevés. Oreste était un charmant garçon, qui, réuni à Pylade, avait le courage de tout entreprendre, et l'entreprenait effectivement. Il était difficile de voir deux enfans plus beaux qu'eux. Les yeux biens de Pylade lui donnaient quelque chose de doux, mais il était tout aussi courageux que son frère. Ils étaient habillés tous deux de la même façon, et, d'après la volonté du capitaine, d'un uniforme de hussard qui leur allait supérieurement. Le capitaine avait su obtenir, sous le rapport de leur éducation, la première autorité, qu'il partageait cependant avec Augustine. Léopold trouvait à la vérité bien étrange que la main la plus douce et la main la plus rude formassent en même temps les cœurs de ces deux enfans, ainsi que leur tête. Mais le capitaine répondait : « Je parie que cela précisément leur est avantageux. Pour prospérer, un arbre a besoin de la tempête aussi bien que d'un doux zéphyr de printemps, d'une forte averse comme d'une bienfaisante rosée. Connais-tu à cinquante lieues à la ronde deux garçons dont les cœurs aient plus de bonté et en même temps de force que ceux d'Oreste et de Pylade ? » Il disait vrai ; et Léopold fut obligé d'en convenir.

Les deux garçons étaient tendres, doux, complaisans, compatissans, et en même temps fiers, impétueux, audacieux, ne craignant rien, absolument rien.

Ils avaient le plus fort attachement pour tous ceux de la maison, mais surtout pour Augustine. Leur amour pour les autres ne se manifestait que par leur douce confiance et leur tranquille franchise ; mais s'ils s'approchaient de leur mère, d'Augustine, alors une tendresse filiale, une confiance sans bornes, brillaient sur leur visage. Ils s'aimaient infiniment ; mais s'ils se trouvaient ensemble près d'Augustine, il semblait que leur tendresse pour leur mère absorbât tout autre sentiment ; ils ne souriaient qu'à Augustine ; ils ne s'occupaient que d'elle ; ils ne pensaient qu'au plaisir de leur mère ; le sourire de l'amour maternel était la récompense de leur obéissance, un embrassement d'Augustine, le prix de leur assiduité ; et si Augustine, avec sa douce voix, leur disait : « Faites cela, mes chers enfans, vous me ferez plaisir, » alors il n'y avait pas de sacrifice qui leur coûtât.

Leur instruction n'était pas du tout celle qu'on eût pu citer comme exemple dans quelque livre sur cette matière.

Le maître d'école leur apprenait à lire et à écrire ; Solms leur enseignait l'arithmétique ; le capitaine, dans ses promenades, leur expliquait la géographie, en leur racontant ses voyages et les aventures qu'il avait eues dans les différentes parties du monde, le tout avec enthousiasme et énergie.

Leur lecture favorite était celle des voyages de Robinson-Crusoé, qu'ils dévoraient ; ils parlaient assez bien l'anglais ; cependant, seulement comme les fils de quelque patron de vaisseau.

Léopold s'était chargé de leur enseigner les sciences proprement dites ; ce n'était pas grand'chose, quoiqu'il fût une espèce de savants un philosophe ; l'*Histoire d'Angleterre* par Hume, l'*Histoire romaine* par Ferguson, les *Vies de Plutarque*, étaient leurs lectures, leurs leçons. Gellert, Horace, Klopstock étaient leurs poètes. Ils assistaient aux entretiens du soir de leur famille, qu'animaient la franchise, l'amitié, et que le feu de l'oncle rendait plus intéressans.

Là des exemples et des anecdotes tirés des voyages de l'oncle, étaient pour les deux enfans la principale instruction, sans que personne y songeât. Quant à la religion, Augustine la leur enseigna non par ses leçons, mais par son exemple. Lorsque le matin elle se trouvait seule avec eux, elle tombait à genoux, et priait tout haut ; son bel œil brillait du feu sacré de la dévotion, de l'amour céleste, de l'intime croyance.

Elle priait humblement pour les siens, pour tous les hommes ; demandait pour elle-même l'humilité, la confiance ; puis elle passait ses bras autour des deux enfans ; elle continuait ainsi sa prière : « O mon Dieu ! bénis ces enfans qui me sont si chers, conserve leurs cœurs purs et pieux ! » ensuite elle les embrassait. L'un des enfans demandait par hasard : « Où est Dieu ? qui est Dieu ? Comment peut-il t'entendre, ma mère, lorsque tu lui parles ? » Alors elle le regardait avec un sourire agréable, répondait à sa demande avec un sérieux tendre, une vénération profonde et un enthousiasme sacré.

Les deux enfans alors étaient comme des anges en prières ; ils croyaient en Dieu ; ils l'aimaient, et haïssaient toute mauvaise pensée, car Dieu les voyait.

Alors leur mère leur lisait quelque passage de la Bible qui avait rapport à la demande qu'ils lui avaient faite ; ils sortaient plus contons et meilleurs du cabinet de leur mère, qui les suivait de l'œil, et avec une douce satisfaction.

Près d'Augustine, les deux enfans étaient doux, tendres ; ils aimaient les jeux paisibles ; ils répandaient dans les jardins des semences pour les oiseaux ; ils plantaient, arrosaient les fleurs de la saison, et faisaient des couronnes de fleurs pour leur mère ; mais s'ils étaient seuls, surtout s'ils étaient animés par la voix de l'oncle, alors ils couraient avec la plus grande rapidité, grimpaient sur les rochers les plus escarpés, jusqu'à ce que l'un d'eux eût le premier atteint le but. Alors Oreste criait : « Descendons là où l'eau creuse son lit. – Non ! non ! Oreste, c'est trop escarpé ! – J'espère bien pouvoir ce que peut l'eau, » reprenait le téméraire Oreste ; et Pylade le suivait. Ils couraient de rocher, en rocher, et enfin se trouvaient sur la pointe contre laquelle se brisait la cascade : ils s'y tenaient élevés au milieu de l'arc en ciel que formait la poussière d'eau dans laquelle se jouaient les

rayons du soleil ; de là ils s'élançaient dans les bras ouverts de l'oncle, qui les recevait en louant leur courage, leur adresse.

« Cherchez-moi la source de cette rivière, » leur dit l'oncle, un jour qu'ils lui demandaient d'où elle venait. Ils partirent comme le vent, ne revinrent que tard dans la nuit, couverts de meurtrissures causées par les épines à travers lesquelles ils avaient passé pour longer le bord de la rivière ; ils avaient apaisé leur soif avec l'eau de la rivière, et leur faim avec des fraises ; mais ils avaient trouvé la source. « Cette rivière si belle, si limpide, prend sa source dans un vilain marais au haut d'une montagne, dit Oreste à l'oncle, d'un air moqueur.

« – Ecoute, dit l'oncle : Deux rivières claires et limpides, peu éloignées l'une de l'autre, coulaient, à travers une charmante prairie, vers un beau fleuve. « Reçois-moi la première, dit l'une des rivières au fleuve. –

Pourquoi demandes-tu la préférence sur l'autre rivière, qui est tout aussi claire, aussi fraîche que toi ? – Je sors pure fraîche et claire d'un rocher, répondit-la rivière, tandis qu'elle prend sa source dans un marais sale et infect. – Orgueilleuse ! qu'as-tu donc fait, reprit le fleuve irrité, que de conserver ton eau aussi pure que la source te l'a donnée ? L'autre aura la préférence, parce qu'elle a déposé les ordures de sa source immonde. Ainsi, je la recevrai d'abord ; et toi, orgueilleuse, tu ne viendras qu'après elle. »

« – Mon père, dit Oreste avec fermeté, je ne mépriserai plus personne qui aura un père mendiant.

« – C'est bien, c'est justes mais rien de plus, dit l'oncle : tu serais aussi sot que l'orgueilleuse rivière, si tu allais mépriser un homme pour un pareil motif. »

Telle était la vie des deux enfans, qui grandissaient à vue d'œil, et qui, comme une plante saine sous la main soigneuse d'un savant jardinier, fleurissaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour le plaisir de toute la famille. Mais la joie devint inexprimable, lorsque l'oncle revint, et amena Adèle, la sœur d'Oreste. Augustine souhaitait en secret avoir une fille ; personne ne s'en était jamais aperçu ; mais lorsque le capitaine mit l'enfant dans les bras d'Augustine, et dit : « Tiens Augustine, voilà que je te donne aussi une fille...! » alors son désir se fit connaître dans la joie vive qu'elle manifesta.

« – Oh ! dit-elle, voilà donc tous mes souhaits remplis ! O toi, mon enfant, ma fille, Adèle, combien je t'aimerai ! tu combles mon bonheur maternel.

« – Augustine, dit l'oncle, les lèvres de cette enfant n'ont pas encore prononcé le nom de *mère* ; ainsi, sa première tendresse sera pour toi. Quelques années plus tard, le démon de la vanité aurait déjà gâté son âme ; mais elle est toute à toi.

« – Toute à moi ! dit gaiement Augustine.

« – Frère Solms, dit le capitaine, il en est de l'homme comme de la mer ; il faut des tempêtes pour qu'elle ne devienne point un marais infect. Oui, des tempêtes ; et si parfois elles font périr quelque mauvais bâtiment à moitié pourri, un bon vaisseau, bien conditionné, leur résistera toujours. Que nous manque-t-il ? parlez. Tous nos souhaits ne sont-ils pas remplis ? Tous, excepté quelques-uns que vous ne connaissez pas ; et cependant nous nous sommes déjà vus assis des heures entières, et bâillant d'ennui. (Tous les trois rougirent.) J'ai souhaité plusieurs fois que la comtesse nous rendît la vie plus amère ; en un mot, j'ai souhaité quelque tempête qui nous secouât, comme après l'été un fort hiver qui rend la force aux muscles : et à présent le Seigneur (ici sa voix devint toute tremblante d'émotion) nous envoie, au lieu d'une tempête de malheurs, une bourrasque de joie, au moins pour Augustine : n'est-il pas vrai

« – Il ne faut pas éprouver Dieu, mon frère, dit Solms.

« – Je ne l'éprouve point mais l'homme n'est point un cheval aveugle, fait pour tourner pendant toute l'année la roue d'un moulin, fût-ce même pour ne pas sortir de la route du bonheur. Le repos n'est que plus agréable après la fatigue. Laissons, comme tu dis, agir Dieu il nous enverra des tempêtes, ou nous les ferons naître nous-mêmes par ennui.

« – J'espère que non, » dît Solms. Mais le capitaine avait raison : le plaisir que l'arrivée d'Adèle leur procurait sembla leur donner une nouvelle existence ; Augustine était la plus heureuse de tous, Son plus ardent désir était rempli. Avant qu'Adèle pût prononcer une parole, son cœur était déjà tout entier à Augustine, qui employait tout pour gagner son affection. L'enfant ouvrait-elle les yeux, son premier mouvement était d'étendre ses

bras vers sa mère, qui, avec un sourire agréable, attendait depuis long-temps le réveil de sa fille.

Ensuite sa mère la portait dans le parterre rempli de fleurs ; à la volière, au milieu des oiseaux ; près des colombes, qui caressaient de l'aile l'aimable enfant ; près de ses frères, qui la balançaient sur l'escarpolette, et lui apportaient des fleurs. Augustine croyait que déjà elle devait aimer avant de penser, et connaître la nature avant de pouvoir la nommer.

Dans une belle matinée d'automne, lorsqu'Augustine tenait sur ses genoux la petite Adèle, tout à coup l'enfant jeta ses bras autour du cou de sa mère, et, avec un doux sourire, prononça distinctement, pour la première fois, le nom de *maman*. Les deux garçons avaient préparé ce plaisir, à Augustine ; car aussi souvent qu'ils se trouvaient seuls avec Adèle, ils lui répétaient continuellement ce mot. Lorsqu'Augustine était présente, ils l'embrassaient en l'appelant *maman*, et de tendres caresses étaient leur récompense. L'enfant n'avait fait qu'imiter l'action de ses frères, mais ce jeu enfantin émut profondément tous les cœurs.

Adèle fut obligée de répéter mille fois le nom de *maman*, et Augustine ne se lassa point de l'entendre. Le capitaine dit ensuite à Solms avec une douce émotion : « Que nous remercions rarement Dieu du bonheur que causent à l'homme ces jeux de l'enfance, qui coûtent si peu ! le serrement de main d'une amante, un ruban pris sur son sein, la première dent du premier né de l'amour, et, pour un homme comme moi, la première hirondelle, le premier papillon, la première fleur ! C'est ainsi qu'un oiseau emporté par le vent loin de la terre, et qui vient se percher sur le mât du vaisseau, ou une poignée d'herbes flottant sur la surface de la mer, une branche d'arbre aperçue au milieu de l'immense Océan, suffisent pour remplir de joie tout un équipage. On devrait apprendre aux pauvres humains l'art d'estimer toutes ces bagatelles.

« –Apprends-tu donc enfin à reconnaître la bonté de Dieu ? dit Solms.

« –Jamais je ne l'ai méconnue ; mais j'ai haï l'hypocrite qui veut le tromper on marchander avec lui. Je ne le prie point, parce que j'honore sa sagesse ; et prier sans demander, n'est..., pour ainsi dire, que bavarder. »

Ils ne s'accordaient jamais sur ce point ; et cependant ils se séparaient toujours amis après de pareils entretiens.

Dans ce jour, qui fut pour eux tous un jour de fête, ils se trouvèrent réunis, au jardin. Les deux garçons, fiers du plaisir qu'ils avaient causé à leur mère, s'emparèrent de la sœur chérie qui venait de prononcer le premier moi. Ils la conduisirent avec attention sur la hauteur près de la cascade ; ils jouaient avec elle ; tantôt l'un, tantôt l'autre descendait la montagne en courant ; l'enfant jetait des cris de joie. Derrière eux, la mère, Léopold, l'oncle et Solms se promenaient près de là en observant leurs jeux. Oreste se mit à courir, le pied lui manqua et il tomba de côté dans le ravin. Pylade le vit tomber, jeta un cri, et courut près de lui. Il le ramassa, et poussa des cris terribles en disant : « Il est mort ! il est mort ! » Ils descendirent tous en tremblant le dangereux chemin, et virent Oreste inanimé dans les bras de son frère. Pylade était assis, dans le silence du désespoir, l'œil éteint, le visage pâle comme la mort ; on eût dit un mort appuyé contre l'autre. Ils s'approchèrent tous en tremblante. Il est mort ! » répéta Pylade.

Augustine voulut se jeter sur lui ; le capitaine, le releva. « il est seulement étourdi de la chute, dit-il, ce n'est qu'un évanouissement : apportez-moi de l'eau. » Pylade voulut y voler ; ses genoux, étaient chancelans ; il se traîna, cependant, son chapeau à la main, jusqu'à la cascade.

Le capitaine prit Oreste dans ses bras, et répéta : « Il n'est qu'évanoui ; allons à la maison. »

Oreste était toujours inanimé dans les bras de l'oncle : ils reprirent le chemin escarpé par lequel ils étaient descendus, et arrivèrent enfin devant la maison.

« Où suis je ? dit enfin reste en soupirant, où est Pylade ? » Pylade suivait derrière l'oncle, et avait sa lèvre pressée sur la main pendante de son frère. « Il vit ! s'écria t-il ; et sa joue se colora vive rougeur. Il vit ! il vit ! » L'oncle mit Oreste à terre, et lui dit « Peux-tu rester debout ? marche un peu, remue les bras. Dieu merci cela va bien, » et il le conduisit lentement dans la maison.

« Où est Adèle ? » demanda Augustine, dès le premier moment de tranquillité. Elle envoya Pylade la chercher, il ne la trouva point : il visita tous les bosquets, mais en vain Il courut vers la maison, demanda à un ouvrier qu'il trouva sur son chemin, si Adèle était revenue, apprit que non et retourna la chercher de nouveau, Il appela Adèle, point de réponse. Il écouta, n'entendit rien ; son inquiétude augmenta à chaque minute. Il descendit le rocher, chercha dans la forêt, aux environs, et ce fut tout aussi inutilement.

Au bout d'une heure, il revint hors d'haleine à la maison, en demandant si Adèle y était. Tout le monde était en mouvement ; on s'informa, on envoya des gens, on alla soi-même chaque instant augmentait l'alarme.

Augustine, pâle comme la mort, courait tantôt aux rochers, tantôt à la rivière ; elle tremblait de trouver le corps de l'enfant noyé ou brisé, contre les rochers.

Enfin, un bucheron dit qu'il avait vu un homme portant dans ses bras un enfant qui criait, traverser la forêt en courant. Aussitôt on fit monter des gens à cheval pour chercher Adèle, ou en rapporter quelque nouvelle.

Pylade fut obligé de rester près de son frère, qui n'était pas encore remis de sa chute. « Je me trouve bien, dit Oreste ; je suis seulement un peu faible. Laisse-moi, Pylade, et va chercher Adèle, je t'en prie. »

Pylade y alla, et courut à travers la forêt jusqu'à la ville prochaine, prenant des informations partout, et n'apprenant rien. Il passa la nuit dans la petite ville. Augustine était assise près du lit d'Oreste. Personne ne revint lui donner des nouvelles ; Pylade était absent, et Oreste avoua qu'il l'avait envoyé à la recherche d'Adèle. Le médecin venait de voir Oreste, et n'augurait rien de bon de son état.

« Tu n'aurais pas dû l'envoyer, dit Augustine d'une voix oppressée. Perdre en un jour tous les trois ! dit-elle en élevant les yeux vers le ciel. O grand Dieu ! le cœur d'une mère peut-il supporter des coups aussi affreux ! »

Elle était en prières à côté du lit d'Oreste, qui paraissait assoupi. Il était faible, car il avait perdu, beaucoup de sang. Le lendemain matin le médecin revint ; ses remèdes n'avaient produit aucun effet ; Oreste était encore plus

mal ; il respirait à peine. Le médecin haussa les épaules lorsque Augustine l'interrogea avec le désir qu'il lui donnât quelque espoir ; elle était assise patiemment à côté du lit.

Vers midi les trois hommes revinrent ; toutes leurs perquisitions avaient été inutiles ; ils n'avaient rien pu découvrir.

Le capitaine entra le premier dans l'appartement ; Augustine vît sur leur visage qu'ils n'apportaient aucune consolation ; elle alla au-devant d'eux, avec son visage pâle et ses yeux en larmes, et dit tout bas : « Oreste mourra ! Adèle ! ô Adèle ! et où est donc Pylade ? »

Pylade ! personne ne l'avait vu. « Oreste mourra ? » s'écria le capitaine, hors de lui. Augustine fit signe qu'oui. « Il a rendu beaucoup de sang ; le médecin croit qu'il cessera ainsi d'exister. »

Ces paroles d'Augustine, si douloureuses, et prononcées à voix basse, parce qu'au premier mot qu'elle eût dit plus haut, elle craignait d'éclater, firent une profonde impression sur l'âme des trois hommes.

Oreste, étendu sur son lit, ouvrait de temps à autre ses yeux appesantis, pour chercher sa mère. « Je me trouve fort bien, dit-il à voix basse, et surmontant la douleur que lui causait chaque parole qu'il prononçait. « Et Pylade ? » demanda doucement l'oncle, renfermant dans son âme sa profonde douleur.

« Il cherche Adèle, répondit la mère ; Dieu veuille le guider ! Tous les trois à la fois, ce serait trop ! » ajouta-t-elle en soupirant.

Le capitaine alla dans une autre chambre ; il s'y promena à grands pas, brisa tout ce qui lui tomba sous la main, cherchant quelque chose, sans savoir lui-même ce que c'était. La douleur chez lui se changeait toujours en une colère qu'il ne pouvait vaincre : il alla chez Solms ; le saisit vigoureusement par le bras, et lui dit tout bas à l'oreille : « Je te demande quel crime nous avons commis ? et si tu réponds : aucun, comme tu le dois, je te demande alors si un mauvais génie pourrait se jouer de nous plus cruellement ?

« – Eh quoi ! dit Solms doucement, tu cries déjà au commencement de la tempête que tu as souhaitée toi-même ? N'éprouve pas Dieu, t'ai-je dit : tu l'as éprouvé.

« –Tu nommes cela une tempête ? reprit avec force le capitaine ; bon Dieu ! nous sommes déjà tous au fond de la mer. » Il fut lui-même effrayé de l'élévation de sa voix, et sortit sur la pointe des pieds. Alors il vit la comtesse venir au-devant de lui, « Est-il vrai, demanda-t-elle avec crainte, mais cependant avec vivacité, qu'Adèle est perdue, et Oreste au lit de la mort, ainsi que me l'apprend le bruit public ? » Le capitaine, qui ordinairement près d'elle était animé d'un esprit de contradiction, se contenta cette fois de hausser timidement les épaules.

« O mon fils ! dit la comtesse, voilà les gens à qui tu as confié tes enfans. Ils sont perdus ! » Elle voulut entrer dans la maison.

« Madame, dit le capitaine en s'opposant à son passage, dans cette maison se trouve une mère à qui une triple douleur a brisé le cœur et l'âme. Vous...

« – Vous ne m'empêcherez pas, j'espère, de voir mon petit-fils mourant ? dit la comtesse plus haut et plus vivement.

« – Non, mais je veux vous prier, avant que vous entriez dans cette maison de désolation, d'avoir compassion de nous tous, et principalement d'Augustine. »

La comtesse ne l'écouta point ; elle s'élança dans la maison, dans l'appartement. Augustine pâlit ; Oreste tendit vivement, et avec un mouvement qui trahit la plus grande douleur, sa main à Augustin. Il lui dit en souriant de manière à pouvoir être entendu de la comtesse ; « Oh ! si je t'avais obéi, ma mère, je serais encore bien portant ! »

Tout le monde connut son intention. « O mon cher enfant, dit le capitaine, tu es un héros ! Eh bien ! meurs s'il le faut, et présente-toi avec fierté devant le Juge éternel ; dis-lui Par tendresse pour ceux à qui j'étais cher, j'ai tout surmonté sur la terre, les souffrances et la mort. Madame la comtesse, le mourant vous prie de ne pas nous attrister. »

Augustine regarda tristement la comtesse ; mais un soupir peut-il éteindre les flammes du Vésuve ? « Je dois me taire ! dit-elle.

« – Vous taire, reprit la comtesse, oh oui ! Par qui Adèle était-elle gardée ? comment se fait-il donc qu'elle ait été enlevée ? Si cela était, au moins aurions-nous l'espoir de la revoir : mais son corps a été brisé entre

les rochers ou les roues d'un moulin ! Croyez-vous encore que je ne sais point que vous avez vous-même engagé Oreste à sauter en bas des rochers ? C'est vous qui l'avez tué ; oui, vous avez tué mon petit-fils. »

Augustine se courba avec patience sous la main de Dieu. Ils entouraient tous la comtesse, et cherchaient à l'adoucir, même le capitaine. Mais ce fut en vain ; sa colère ne fit qu'augmenter pendant cette scène ; Pylade, qui était revenu de ses courses, pâle, fatigué, se glissa près du lit d'Oreste, et baisa ses yeux fermés.

Oreste les ouvrit, et vit le sourire de compassion de son frère, « Je ne l'ai pas trouvée, » dit Pylade ; Oreste le pressa contre ses lèvres, et lui dit à l'oreille : « Il faut que je meure, cher Pylade. Hélas ! tu seras bien triste lorsque je ne serai plus. » Puis il fit son testament, il donna à son frère tout ce qu'il possédait ; lui recommanda son mouton, ses pigeons, ses fleurs, d'une voix basse et à peine intelligible.

Mais Pylade jeta les hauts cris, se jeta à genoux au milieu de la famille, en criant : « Je veux mourir avec lui, avec toi, Oreste ! noire mère soignera ton mouton, tes pigeons, tes fleurs ! Laisse-moi seulement mourir avec toi, Oreste ! ».

Personne n'avait vu entrer Pylade ; c'était comme une apparition du ciel. « Pylade, dit Oreste en lui faisant signe de la main, il faut que tu vives ! Qui donc consolera notre mère ? Ne me fais plus parler, la poitrine me fait trop de mal. Promets-moi de garder le silence.

« – Sois tranquille, j'y consens ; mais je sais cependant que je te suivrai bientôt, et que je pleurerai jusqu'à ce que je sois mort. »

Cette scène d'enfants, si pleine d'innocence et d'affection fraternelle, les émeut tous, même la comtesse. Elle s'assit près du lit d'Oreste. Il lui sourit, et remua ses lèvres. Elle ne le comprit point ; mais Pylade l'avait de suite compris. C'était une prière à sa grand'maman de ne point en vouloir à sa mère.

Sa voix devint plus faible, mais ses regards sereins se portaient alternativement sur Augustine et sur son frère.

On commença à interroger Pylade sur sa course. Il ne fit aucune réponse juste ; car toute son attention se portait sur son frère. Enfin il céda au besoin

du sommeil, et s'endormit aux pieds du mourant. La comtesse ne put plus résister à tant d'innocence ; elle se sépara de la famille dans de meilleures dispositions que jamais. Le capitaine l'accompagna, et en revenant, il fit réflexion que ce qui eût dû les diviser pour toujours, les avait au contraire réconciliés.

« Eh quoi ! dit Solms, nous avons été malheureux, humiliés, et nous avons avoué notre fauté ! La comtesse est une bonne femme, aux yeux de qui nous avons toujours été plus fiers et plus heureux que nous n'eussions dû l'être. Tu l'as traitée aujourd'hui pour la première fois comme tu aurais toujours dû le faire.

« – Ce serait donc là déjà un effet de notre malheur. Je ne me permettrai plus d'avoir quelque dureté pour cette femme orgueilleuse : j'en réponds. »

Le lendemain matin, le médecin s'étonna de voir qu'Oreste était encore vivant ; il le trouva beaucoup mieux, et donna des espérances certaines de le sauver. On employa tous les moyens pour apprendre quelque chose d'Adèle. On envoya dans les environs, on promit de fortes sommes pour en avoir des nouvelles ; on désigna son âge, la couleur de ses cheveux. On donna tous les renseignemens que l'on peut donner sur un enfant ; mais tout fut inutile ; Adèle ne revint point, et il resta dans tous les cœurs une plaie que d'incertitude sur le sort d'Adèle rendit très-douloureuse.

Le nom d'Adèle troublait tous leurs plaisirs. Ils renouvelèrent de temps à autre toutes leurs perquisitions. Ils furent quelquefois trompés par l'espoir de la trouver ; mais peu à peu cet espoir se perdit tout à fait, et se convertit enfin en la cruelle certitude d'avoir perdu Adèle à jamais. Hélas ! la seule et triste consolation de cette malheureuse famille était de penser qu'elle pouvait avoir été enlevée, et qu'elle n'était pas morte.

L'APPARITION,

LE temps n'effaça point l'image d'Adèle du cœur de ceux qui l'avaient aimée ; il ne se passa pas un jour qu'Augustine ne demandât : « Où est Adèle ? quel est l'œil maternel qui veille sur elle ? quel est le bras qui l'embrasse ? Oh ! repose-toi, ajouta-t-elle, contre un cœur qui t'aime plus tendrement que le mien ! sois plus heureuse que tu ne l'aurais été avec moi ! »

« Tiens, disait le capitaine à Solms, lorsque Augustine n'y était plus, je ne veux point troubler cette âme tendre dans le rêve de son bonheur, quoique j'enrage d'être obligé de rester près d'elle, tranquille comme un mouton.

« Mais que le diable m'emporte, si ce n'est une bohémienne ou une mendiante qui aura enlevé l'enfant, et qui l'élève, Dieu sait comment ! Hem ! que dis-tu de ce monde, Solms ? car enfin, il est très-clair que nous aurions élevé Adèle beaucoup mieux qu'une bohémienne, qui lui apprendra à dire la bonne aventure, et à voler ; ou qu'une mendiante, qui... Je n'ose pas y penser.

« – Es-tu bien sûr, mon ami, que l'éducation qu'elle aurait reçue de nous ait été la meilleure pour elle ?

« L'œil d'aucun ange n'a-t-il veillé sur cette enfant ? Etait-ce le hasard, ou une éternelle, inévitable et aveugle nécessité, qui précipita Oreste dans le ravin, qui nous fit courir tous après lui, et laisser Adèle seule, et qui enfin amena dans le même moment ceux qui l'ont enlevée ? L'homme n'est il que l'ombre colorée et transparente placée dans une lanterne magique, qui

disparaît aussitôt que la lumière est éteinte ? Loin de nous, Adèle jouira-t-elle moins, de la vie, sera-t-elle moins heureuse qu'ici ? Ote la Providence, tu nous ôtes la vertu ; et d'ailleurs, n'est-il pas indifférent de vivre ou de mourir ici ou ailleurs ? »

Le capitaine se tut ; mais il donna au diable toutes les bohémiennes du monde ; et il n'était tranquille que lorsqu'il peignait aux deux enfans, avec les plus riantes couleurs, comment, dans leur jeunesse, ils iraient à la recherche de leur père et de leur sœur. Les deux garçons l'écoutaient avec une attention incroyable ; et l'oncle ne badinait pas du tout, quoique, par rapport aux autres, il lui fallût y mettre du secret.

Tout cela n'était au fond que le goût du capitaine pour les voyages, et son dépit d'être comme forcé de rester à la même place. Il lui fallait voyager, ou au moins parler de voyages. Il communiqua ses idées aux deux garçons, qui ne se trouvaient jamais mieux que près de lui, parce que son caractère plus vif, son imagination plus active leur convenait mieux que la paisible tranquillité des autres. Ils pouvaient à peine attendre le temps où ils seraient grands, et se préparaient déjà pour le voyage. Ils apprirent à supporter la faim, la soif, les privations de toute espèce. Ils parcouraient avec le capitaine, qui était toujours en mouvement, tantôt à pied, tantôt à cheval, toute la contrée. Ils allaient à la citasse avec lui, ou seuls ; ils grimpaient sur les arbres, les rochers ; ils sautaient, ils couraient, ils nageaient ; ils s'adonnaient à tous les exercices du corps qui développaient leurs forces ; car le capitaine, sans vouloir précisément être instituteur, disait : « Parlez sur l'éducation tant que vous voudrez ; mais un homme qui n'a que des mains délicates, un homme à qui l'air de la nuit donne le rhume de cerveau, quand il saurait par cœur toutes les sentences de Pythagore, ne peut être aussi vertueux qu'une espèce d'Hercule, qui peut faire de ses bras, de ses jambes, de son estomac, en un mot de ses sens et de son corps, tout ce qu'il veut. Le premier peut posséder la patience, la résignation, les vertus de femme, la compassion, l'amour, et autres prétendues qualités pour lesquelles il ne faut ni force, ni courage, ni assiduité. Mais pour fermer la gueule à un fripon, pour se présenter, s'il le faut, devant un prince avec fermeté et sans crainte ; pour voler au secours des malheureux à travers le

feu et l'eau ; pour sauver l'innocence des mains d'un homme, des griffes d'un tigre, ou de celles du diable ; pour cela, il faut une bonne poitrine, une bonne digestion, de la liberté, de la témérité dans la jeunesse bref, une jeunesse comme celle d'Oreste et de Pylade. Ils sauteraient dans la gueule du diable, si c'était la volonté de Dieu. »

Ils riaient tous lorsqu'il parlait ainsi car ils étaient persuadés de tout ce qu'il disait. Ils désiraient seulement qu'il ne fût point d'Oreste et de Pylade des chevaliers errans, et qu'il ne remplît pas leur imagination, déjà assez active, de rêves plus singuliers encore que ceux qu'ils se figuraient eux-mêmes ; car le capitaine, dans les heures où ils devaient se reposer de leurs fatigues avec lui, leur donnait à lire, non seulement toutes les histoires anglaises et allemandes de revenans, d'esprits, de génies, de gnomes, mais aussi les contes orientaux de fées, d'enchanteurs, de magiciens et de griffons.

Il leur racontait une quantité d'aventures de chevalerie. « Vous ne comprenez point ma pensée, disait-il aux autres qui le blâmaient ; c'est-là ce qu'il faut à l'esprit des enfans ; ils veulent voir, sentir, avant de penser, et moi je peuple toute la terre pour eux d'esprits supérieurs veillant sans cesse sur l'homme, et protégeant celui qui est brave, généreux ; qui met sa confiance en Dieu, dans son bras et dans son cœur. »

Cette éducation du capitaine ne fit en effet aucun tort aux jeunes gens : ils acquirent une fermeté et un courage qui leur parurent en effet nécessaires pour leur destination ; car peu à peu toute la famille s'était affermie dans l'idée que les deux amis couraient le monde pour chercher leur père et leur sœur. Leurs noms même contribuèrent à lever bien des difficultés qu'Augustine opposait à leur vie errante. Le nom *d'Oreste*, qui trou va et délivra sa sœur, était d'un heureux augure ; l'histoire du major, que les deux jeunes gens ne connaissaient point, avait tant de rapport avec celle du père d'Oreste, qu'il parut presque que les noms de ces deux jeunes amis ne leur avaient pas été donnés au hasard.

Cette idée avait pour eux un attrait irrésistible. Ils y trouvaient réalisés toits leurs contes, toutes leurs lectures. Chercher Adèle ! dans quelles montagnes, sur quels rivages, dans quelle île déserte, lointaine, dans quelle

sombre forêt la trouveront-ils ? Quel géant, quel enchanteur faudra-t-il vaincre ? L'avenir semblait ne leur promettre que le bonheur.

Ils parvinrent ainsi à l'âge de onze ans.

Le but de leur course à la chasse, la place favorite de leurs plans romantiques, était un vieux château en ruines, élevé au milieu d'une sombre forêt de chênes, mais sur la frontière étrangère là, couchés dans l'herbe épaisse de l'avant cour, ou sur le mur de la tour, ils se reposaient de leurs fatigues, et dans leurs rêveries se croyaient déjà en voyage à la recherche d'Adèle,

Un jour qu'ils étaient ainsi tout entiers à leurs idées, le son d'un instrument harmonieux frappa leurs oreilles. Ils se levèrent tous deux, se regardèrent avec étonnement, et écoutèrent. Les sons semblaient partir du mur placé en face d'eux, comme d'un écho éloigné ; mais aucun instrument terrestre n'avait un son si doux, si agréable ; aucune musique, n'avait encore causé à leur cœur des sensations aussi douces. Il y avait cependant quelque chose de triste dans les accords. Tout à coup une voix aussi belle que celle d'Augustine chanta :

Lorsque l'amour unit deux cœurs,
Et qu'ils brûlent des mêmes flammes,
Le bonheur règne sur leurs âmes :
Pour les amans il n'est point de douleurs.

Le même penchant les rassemble,
Ils ne forment point de désirs,
Et du moment qu'ils sont ensemble,
Ils sont au comble des plaisirs.

Que leur sort est digne d'envie !
Qu'ils sont favorisés des dieux !
Le Ciel pour les cœurs amoureux
Sème de fleurs chaque instant de là vie.

Souvenez-vous, chamans enfans,
Que de l'avenir la science
Est seulement donnée aux gens
Qui savent garder le silence.

Les deux amis s'embrassèrent lorsqu'ils entendirent ces paroles. Leurs regards étaient craintifs, timides ; tant que le chant dura, ils retinrent leur respiration, afin de n'en rien perdre. Lorsqu'il fut achevé, ils se regardèrent encore une fois, et se disposèrent à partir. Mais la voix se fit encore entendre, et répéta la même-chanson jusqu'à la fin ; et puis tout devint tranquille ; ils n'entendirent plus rien, quoiqu'ils s'arrêtassent encore pendant quelque temps pour écouter.

Sans se dire un mot, ils sortirent des ruines, et allèrent à travers la forêt par le chemin le plus court, dans les champs qu'éclairait le soleil ; là-ils s'arrêtèrent. Ils se dirent en même temps : « Qu'est-ce que cela signifie ? As-tu entendu, Pylade ? As-tu entendu, Oreste ? » –

Ils se rendirent chez eux par de longs détours, en silence, et l'un à côté de l'autre. A l'entrée du village, Oreste dit, en prenant la main de son frère : « Nous saurons garder le silence.... » Pylade le regarda, le comprit. Il lui plaça son doigt sur les lèvres.. J'ai frissonné, dit-il tout bas... ; je frissonne encore, mon chère frère. Dis-moi, ne t'a-t-il pas semblé que la terre tremblait sous tes pieds, lorsque la voix commença ? Ne t'a-t-il pas semblé qu'il devait sortir des ruines un esprit blanc et brillant, avec des ailes, beau comme l'image de notre mère en Psyché ? Ne t'es-tu pas trouvé agréablement ému, et cependant craintif ?

Non ! non ! mais il me semblait que je devais me lever, et aller chercher dans les ruines d'où venait cette voix. Et les paroles, te les rappelles-tu ? C'était nous qu'elles désignaient ; mais il faut nous taire, n'est-ce pas ? ;

« – Oui ! oui ! il faut nous taire ; mais je ne retournerai plus dans les ruines. ».

Ils arrivèrent ainsi à la maison, silencieux, et un peu distraits. On s'en aperçut bien ; mais on n'avait pas l'habitude de les questionner sur tout.

« Morbleu ! disait le capitaine, un enfant a ses secrets tout comme nous ; et s'il est forcé de les trahir, comme mille parens y forcent leurs enfans, ne vous étonnez point alors que, dans un âge plus avancé, son sein ne soit plus que comme une armoire de verre sans serrure. » Oreste et Pylade pouvaient avoir leurs secrets ; aussi les avaient-ils, étaient-ils sacrés pour eux. Ils s'en allèrent bientôt seuls, pour pouvoir s'entretenir du chant, des sons qu'ils

avaient entendus. Leur crainte était déjà diminuée, et le lendemain matin elle était entièrement passée ; ils ne sentirent plus que le désir de connaître celle qui avait chanté, car ils ne pensèrent plus, comme la veille, qu'il y eut rien de surnaturel dans cette aventure.

Après le dîner, ils se regardèrent en souriant, ils prirent leurs fusils, et allèrent droit aux ruines. A l'entrée de la forêt, ils s'arrêtèrent, se pressèrent mutuellement la main, entrèrent sans crainte, et prirent les sentiers qui conduisaient aux ruines. « Tout le monde rapporte, dit Pylade, que dans la vieille tour il y a des esprits.

« – As-tu peur ? demanda Oreste d'un ton sérieux et avec confiance. Je ne crains rien, moi : laisse-moi seul.

« – Non, je te suivrai partout, quand même il y aurait là quelque mauvais génie. »

Ils avancèrent, se trouvèrent devant le vieux château, s'arrêtèrent un instant ; enfin, rougissant de leur propre crainte, ils s'avancèrent près de la porte ; ils écoutèrent, mais tout était tranquille ; ils parcoururent lentement les ruines, cherchèrent partout, et ne trouvèrent rien qui fixât leur attention ; à chaque recoin qu'ils avaient parcouru, ils devenaient plus hardis. Ils reprirent ensuite le chemin des champs.

Ils y retournèrent encore une fois ; et Pylade alors, plus hardi qu'Oreste, somma la voix de l'esprit de se faire entendre, Dans ce moment même, le premier accord frappa leurs oreilles ; ils entendirent, comme la première fois, une musique lente et douce, puis ces paroles :

Lorsque l'amour unit deux cœurs,
Et qu'ils brûlent des mêmes flammes,
Le bonheur règne sur leurs âmes :
Pour les amans il n'est point de douleurs.

Ensuite la musique cessa, comme la première fois ; une minute après, le chant recommença plus haut :

Souvenez-vous, charmans enfans,
Que de l'avenir la science

Est seulement donnée aux gens
Qui savent garder le silence.

Tout devint tranquille ; ils n'entendirent plus rien. Pylade, effrayé, appuya son visage contre la poitrine d'Oreste. « Je crois fermement, dit celui-ci, que quelqu'un s'est caché ici pour se moquer de nous ; faisons des recherches, Pylade.

« – Non, non, Oreste ! ce ne peut être un homme. Restons ici, ou je mourrai de frayeur. – Eh bien, dit Oreste, je vais d'abord te conduire dans les champs, et ensuite je ferai seul la recherche. – Non, dit Pylade, encore moins ; je chercherai avec toi. – La voix part de là, dit Oreste ; si tu n'as pas peur, va de ce côté, moi je chercherai de celui-ci. Pylade obéit, mais il marcha très-vîte ; et se jetant ensuite dans les bras d'Oreste, il lui dit : « Ce n'est point une voix humaine.

« – Qui que tu sois, homme ou esprit, dit Oreste, fais-toi entendre. » Pylade regarda de tous côtés en tremblant, car ils étaient précisément à la place d'où la voix était partie. « Il ne m'obéit pas, Pylade ! appelle-le aussi une fois. » Pylade appuya sa tête sur l'épaule d'Oreste, et dit avec douceur : « Esprit, fais-toi entendre. » Il n'avait pas achevé, que déjà ils entendirent le premier accord ; le son parut venir de l'endroit où ils avaient été assis quelques minutes auparavant. « C'est bien étonnant, dit Oreste en avançant de quelques pas. » Pylade le retint avec amitié, mais avec force. « C'est bien singulier, » dit encore Oreste. En effet, c'était le même chant qu'ils avaient entendu, et la même exhortation au silence.

Lorsque tout fut tranquille, les deux jeunes gens firent de nouvelles perquisitions dans les ruines, sans trouver d'endroit où une personne aurait pu se cacher. Pylade prétendait avoir vu beaucoup de figures qui avaient traversé la cour. « Quand cela ? dit Oreste. – Quand j'étais appuyé contre ta poitrine.

« – Eh ! Pylade, dit Oreste en riant, qu'aurais-tu pu voir alors ? j'avais la main sur tes yeux. » Ils revinrent à la maison plus craintifs, mais plus taciturnes. Pylade avait alors perdu le désir de revoir cet endroit merveilleux ; mais quelques semaines après, il fut le premier à y engager

son ami. Ils y retournèrent ; ils prêtèrent l'oreille ; l'imagination de Pylade recommençait à agir. Entends-tu ? dit-il tout bas. – Non, je n'entends rien, » répondit Oreste. Ils étaient contents de ne plus évoquer la voix de l'esprit. « Faut-il l'appeler ? demanda Pylade ; » et un frisson se fit sentir dans tout son corps. « Non, n'appelle point, » dit Oreste. Mais Pylade ne put résister à un secret désir ; c'était comme si on l'y eût forcé. Il dit à demi-voix : « Esprit, fais-toi entendre. »

Comme les autres fois, ils entendirent la musique, le chant, les paroles ; et tout rentra dans le silence. Oreste fut assez tranquille pour aller seul le long des voûtes, tandis que Pylade était assis dans la cour. « Si c'était Adèle, dit tout bas Pylade, lorsqu'Oreste revint ; si c'était l'esprit d'Adèle ? Je me sens entraîné à appeler Adèle ; je n'y puis résister.

« N'appelle point ! ; répéta Oreste ; mais ce désir alla toujours croissant dans l'âme de Pylade. « Je n'y tiens plus, dit-il à son frère : Adèle ! Adèle ! s'écria-t-il, est-ce toi ? est-ce toi, Adèle ? »

La musique devint plus douce, plus ravissante, et une belle voix dit : « Je ne suis point Adèle ! » Puis après une pause elle ajouta : « Adèle vit ! son génie tutélaire plane autour d'elle ; » mais aussitôt après vint l'exhortation à se taire.

« Je pense que nous devrions pourtant en parler, dit Pylade à l'oreille de son frère.

« – Pourquoi donc ? demanda froidement Oreste. Ce n'est pas parce que la voix nous ordonne le silence ; mais... Taisons-nous, je t'en prie, nous sommes assez grands pour ne pas craindre. Je crois toujours qu'il y a ici quelqu'un de caché qui veut se jouer de nous.

« – Non, ce n'est pas une voix humaine ni une musique terrestre, » répéta Pylade.

Telle était la discussion des deux jeunes amis. Par un contraste singulier, Oreste, qui ne craignait rien du tout, ne voulut plus, retourner aux ruines, tandis que Pylade, qui était si craintif, conservait toujours en secret le désir d'y retourner. « Mon cher Oreste, disait-il, il faut absolument que j'y aille : j'irai seul, si tu ne veux pas y venir ; et je sens que la crainte, qu'un frisson mortel me fera mourir si j'y vais seul.

« –Je t’accompagnerai tant que tu voudras, » reprit Oreste. Ils y allèrent, mais la musique ne se fit plus entendre. Ils eurent beau appeler, tout resta tranquille. « Qu’avons-nous fait à la voix ? demandait Pylade avec chagrin.

« – On s’est lassé de se jouer de nous, » dit Oreste.

Ils étaient assis, s’entretenant ainsi ensemble. Pylade parlait toujours du chant, Oreste riait. Tout à coup un léger bruit se fit entendre derrière eux ; ils se retournèrent effrayés, et virent un jeune homme, dont la figure annonçait environ vingt ans. Il les salua avec un air sérieux, mais amical, et leur demanda le chemin du prochain village ; Oreste le lui indiqua. Pylade se tint à moitié caché derrière Oreste ; il considérait avec crainte le jeune homme. « La contrée est si belle, si tranquille, dit celui-ci, qu’on voudrait toujours y demeurer ; et puis la vue dans le vallon, vers Abendstedt, est plus belle encore. Vous paraissez aussi aimer ces ruines silencieuses ? »

Oreste répondit avec calme aux questions de l’étranger, qui au bout de cinq minutes les quitta, et prit, à travers la forêt, le chemin qu’Oreste lui montra. L’étranger remercia Oreste avec douceur et cordialité, et disparut à travers les chênes.

« Qu’était cela ? demanda Pylade avec crainte. (Oreste rit.) – Tu ne vois plus que des esprits. En était-ce encore là un ? » Pylade eut quelque honte à dire ce qu’il pensait ; mais il l’avait cru. « Ce jeune homme avait sur le visage quelque chose de divin ! »

Oreste se mit de nouveau à rire, car il n’avait rien vu de tout cela. Je l’en prie, dit Pylade lorsqu’ils furent près de la porte de la maison, ne parle pas de cet étranger. »

Ils le revirent alors, cet étranger ; ils l’observèrent de plus près, et Oreste ne put nier qu’il y avait en lui quelque chose de particulier. Sa couleur était très-jaune : c’était celle que le capitaine, dans ses récits, leur avait dit appartenir aux Asiatiques. Ce qui les étonna le plus, ce fut que l’étranger, qui ne leur avait pas demandé qui ils étaient, les appelait cependant tous deux par leurs noms. Ils se rappelèrent que ses grands yeux noirs étaient continuellement fixés sur eux, et qu’aucun sourire n’éclaircissait son visage.

« Nous le dirons, dit Oreste ; nous le dirons, » répéta Pylade.

Ils racontèrent tout à leurs parens il leur fallut bien recommencer dix fois leur récit avant que le capitaine voulût les croire. Léopold se mit à rire, et attribua le tout au hasard. Augustine se fit répéter les vers, et éleva les yeux vers le ciel avec calme et résignation.

« Je parie ce que vous voudrez, dit le capitaine, qu'Augustine en ce moment voit des anges.... Pourvu que ce ne soit pas un ange de Bélial, un scélérat en chair et en os... Mais que peut-il vouloir à ces enfans...? Quoi, morbleu ! vous avez bien cherché d'où partaient la voix et la musique, et vous n'avez rien trouvé ? c'est que vous vous êtes traînés l'un derrière l'autre, et que la peur ne vous a pas permis de rien voir ni de rien entendre.

« – J'ai bien cherché, répondit Oreste froidement, car j'ai attendu que le premier étonnement fût passé ; j'ai cherché, et je n'ai rien trouvé.

« – Et n'avez-vous pas vu où le jeune homme demeurait ? Hem ! hem ! ce ne peut pas être une rencontre fortuite ; tout cela commence trop régulièrement.

Le capitaine les accompagna lorsqu'ils retournèrent au château. Ils ne virent et n'entendirent rien. Il se fit : bien expliquer l'endroit d'où étaient partis les sons, fit des perquisitions exactes dans les ruines, sous les voûtes, cet ne trouva rien de suspect. Il leur demanda encore une fois qu'ils lui fissent leur récit. Pylade ne dit mot, car il craignait l'endroit ; mais Oreste parla.

Le capitaine leur dit de rester, et s'en alla dans la forêt par le chemin qu'avait pris l'étranger à peine les avait-ils quittés, que l'effroi les saisit tous deux, car de nouveaux chants se firent entendre.

« Nous avons eu tort, » dit Pylade. Oreste n'en convint pas, et le capitaine revint. Il vit sur la figure de Pylade les marques de la terreur. « A l'instant la musique et le chant se font entendre, lui dit Oreste tout bas. – Où donc ? où donc ? – Là, reprit Oreste en lui désignant l'endroit ; mais il n'y avait rien, qu'un tas de décombres et de pierres d'un mur écroulé. »

Ils restèrent encore assis pendant une heure ; mais tout fut tranquille. Ils descendirent ; le capitaine secoua bien dix fois la tête pendant le chemin. « Ne parlez de rien, dit-il aux deux jeunes gens avant d'entrer dans la

maison. On se moque de vous, mes enfans, voilà tout ; on veut vous inspirer de la crainte ; n'y faites plus attention.

«Ce n'était rien ; dit le capitaine. Qui sait ce qu'ils ont entendu ? une flûte dans le lointain, quelque berger jouant de son chalumeau. J'attrapperai cependant le coquin ! » dit le capitaine à part soi. Sa promenade alors se dirigeait vers les ruines ; mais quoiqu'il y allât souvent, ce fut en vain. Quand il lui arrivait d'accompagner Oreste et Pylade, il ne rencontrait jamais l'étranger, qui pourtant leur parlait de temps à autre dans les ruines, dans la forêt, ou même près d'Abendstedt. Son apparition était aussi subite que sa disparition. Il parlait peu, mais en quelques mots il exprimait toujours un vif attachement pour les deux jeunes gens. Une fois il pressa Oreste sur son cœur, et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Oreste lui demanda son nom, sa demeure. « Je n'ai point de nom, dit l'étranger avec l'expression d'une violente douleur ; mais je t'aimerai, pauvre Orphelin, avec tout l'amour qu'auraient pour toi les parens que tu as perdus. »

Oreste le suivit un jour ; mais l'étranger se retourna, l'embrassa, et lui dit : « Je t'en prie, ne me suis point. » Oreste n'eut pas la force de le refuser. Il revint sur ses pas. « Ce masque couvre assurément un fripon, » dit le capitaine. Mais Oreste, et bien moins encore Pylade, ne purent le croire.

Ils cachèrent parfois au capitaine qu'ils avaient vu l'étranger. Ils conçurent toujours plus de confiance, et enfin une amitié réelle pour l'étranger, qui leur apparaissait de temps en temps, toujours avec un visage sérieux, mélancolique, mais toujours aussi en leur témoignant le plus tendre intérêt.

La musique dans les ruines devint plus rare. C'étaient des exhortations à la vertu, à l'union, à l'amitié ; c'étaient, quoique plus rarement, des souvenirs de leur sœur Adèle. Pylade était enthousiasmé en se représentant qu'il était en liaison avec des esprits. Oreste n'en crut rien ; mais il ne put souffrir que, malgré ses représentations, le capitaine regardât comme un fripon l'étranger qu'il aimait.

Les deux frères résolurent de se taire entièrement, et de mettre seuls à fin une aventure qui n'avait plus rien qui les intimidât. Ils s'accoutumèrent à

entendre : parfois un chant dans le lointain, à voir parfois leur ami inconnu
toujours également triste, toujours également affectueux.

LA TRAVERSÉE.

Le capitaine Frantz à Schultess.

BRAVO ! mon vieux Simon ! bravo ! Ainsi nous voilà pour toujours à l'ancre, mon bravo et ancien compagnon de voyage. Dieu merci ! dis-je, toutes les fois que j'entends qu'un de mes amis a démarré ; et cependant, soir et matin je regarde la girouette ; comme si je devais partir aussi, comme si nous allions saluer le dernier fort et prendre le large. J'ai eu un vrai plaisir, à voir ton fils, lorsqu'il était devant moi, mon cher Simon, un peu mieux mis, mais du reste tout comme toi, lorsque je te vis, pour la première fois à la baie de la Table, lorsqu'à ton langage je te reconnus pour mon compatriote, et me jetai à ton cou. C'était tout comme ; aujourd'hui ! oui, c'est ainsi que ton fils était devant moi : je ne pus trop d'abord me rappeler qui il était ; mais déjà je lui serrais la main, et mon cœur palpitait de plaisir.

« Je vous présente un salut amical de la part de mon père Simon Schultess, » dit-il. Aussitôt je serrai le jeune homme dans mes bras, et il me sembla avoir devant mes yeux toi et la baie de la Table. « Simon ! m'écriai-je ; mon vieux, mon cher, mon honnête Simon ! » et je sautai de joie dans l'appartement, au point que tous les miens éclatèrent de rire. Ton fils ne savait lui-même où il en était.

« Ton père est vivant, Simon ? lui demandai-je. – Je m'appelle Jacques comme le capitaine, » reprit ton fils. Cela ne me plut pas « Simon, m'écriai-

je les très-puissans états ou le gouverneur général lui-même t'eussent-ils tenu sur les fonts de baptême, je t'appellerais toujours Simon.

« Est-il marié ton père ? demandai-je encore.

« – Je suis son fils, » répondit-il en me considérant attentivement. Le jeune homme ne pouvait comprendre ma joie, et moi je ne compris point sa réponse ; car je lui demandai encore une fois si tu étais marié. Il voulut presque se fâcher.

« Eh ! morbleu, repris-je, bâtard ou fils légitime, c'est égal. Tu trouveras toujours ici un cœur paternel, mon fils Simon. » Tous se mirent à rire ; mais moi je n'en avais aucune envie, car il me sembla être devant l'île Formose. (Tu sais que le plus mauvais mariage ne peut être plus orageux que cette mer.) Je me rappelai l'instant où, ayant renoncé à la vie, nous nous embrassâmes, et où tu me dis : « C'est ainsi, mon frère, que nous passerons dans les bras de l'Éternel ; là il n'y a plus de tempêtes. »

T'en souviens-tu encore ? Je n'en pouvais plus ; tu me consolais, tu partageais avec moi ton demi-verre d'eau, mon frère ! C'est là ce qui me vint à l'idée, et aussitôt il s'éleva dans mon âme comme une tempête, mais de sentimens affectueux. Le marin est le véritable homme ; ce que sur terre on nomme amitié, ne vaut, ma foi, pas la peine d'en parler.

Cette scène se retraça vivement à mon imagination mes yeux fondirent en larmes, mon cœur aussi. Je pris ton fils dans mes bras, et je m'écriai : « C'est ainsi que nous passerons dans les bras de l'Éternel ! mon frère. »

Personne ne me comprit. Aussi était-ce assez indifférent ; car un seul d'eux tous aurait su ce que vaut une goutte d'eau en mer, et surtout pour un malade comme je l'étais. Mais nous le savons, toi. moi, et encore celui qui est au-dessus des tempêtes ! c'en est assez.

Bref, j'étais plein de joie ; je passai encore une fois en revue les dix années qui s'écoulèrent depuis notre séjour à la baie de la Table, jusqu'à l'instant où je pris congé de toi. Ces années ont été les plus douces et les plus pénibles de ma vie, et nous les avons passées dans une amitié mutuelle. Je ne pouvais me rassasier de la vue de ton fils, qui semblait me retracer l'image de ta jeunesse et de la mienne. Je recommençais toujours à l'interroger ; je voulus savoir si tu portais un bonnet ; je fus content

d'apprendre que non, parce que je n'en porte pas non plus. Enfin, je ne cessai de lui faire sur toi les questions les plus minutieuses. On riait ; et c'était pour moi un jour de fête.

Ton fils désirait diverses choses ; j'étais au comble de la joie d'être à même de pouvoir lui faire de petits présents. Mon cher Simon..., tu te rappelles que nous avions à bord une cassette de perles de Ceylan d'un prix, inestimable. « Le diable les emporte ! dit un matelot ; puissions-nous avoir un : gallon d'eau en place ! » Tu donnas, alors à ton ami malade. près de périr, la moitié de ta portion d'eau. Tiens, lorsque je voulus donner quelque chose à ton fils, il lit des difficultés, et ne voulait absolument rien accepter. Il me fallut avoir recours à mon autorité paternelle. « Étourdi ! m'écriai-je, tout de bon en colère, fais seulement, au nom de Dieu, ce que ton père et moi t'ordonnons. » J'avais les larmes aux yeux. Je le serrai avec force contre ma poitrine ; j'aurais voulu l'y écraser, tant j'étais fâché.

Et alors, mon vieux Simon, j'appris que lu avais beaucoup d'enfans. Quant à moi, je n'ai pu réussir à : me marier, et ainsi... il faut que je me cou lente de voir parfois devant moi le fils d'un ancien ami.

Ces deux mots dans ta lettre, mon vieux ami (semblables à d'anciennes médailles de prix dont l'empreinte est très-claire, le type non effacé, et qui peuvent servir de secours en cas de besoin), sont pour moi un agréable souvenir d'un heureux moment. J'ai placé ces mots avec mon extrait de baptême. Je te renvoie une longue lettre. Dans votre contrée pourrait résider une femme d'environ trente ans, nommée *Naagel*, arrivée il y a six ans lorsqu'elle espérait rencontrer le capitaine anglais Walteer, et voulait aller à Mecklenbourg pour y voir des parens. Elles parle très-bien l'anglais et l'allemand, est grande, brune, taille svelte, lèvres vermeilles, belles dents et...

Bon Dieu ! cette description convient à mille femmes. Mais celle-ci peut cependant encore être dans vos environs Il s'est passe entre cette femme et moi quelque chose a quoi, moi homme d'honneur, je n'aurais jamais songé. En un mot, Simon, quiconque me donnera des nouvelles de cette femme, peut compter sur mille, dix mille marcs. Sur plus encore, sur tout ce

que je possède, Ibon Simon ! Je réponds de tous les frais que pourrait occasionner une si longue recherche.

Cette femme... Que Dieu le bénisse ! une autre fois je t'en dirai davantage. Elle peut être dans ton pays, et lu vois beaucoup de monde.

Abendstedt.

TON fils se trouve bien, et Cela doit être. Mais tout ce que lu m'écris de la récompense de Dieu, etc., tu as appris cela sur terre. Frère Simon, les anciens païens bâtissaient un autel près la source ou ils éteignaient leur soif ; et toi ? et moi ?... Tiens, je ne veux plus le louer en face. Mais toi et moi près l'île Formose ! Ton fils est aussi amoureux à présent ; j'ai déjà promis ton consentement paternel ; quels yeux il fit lorsqu'il se vit ainsi à son but ! Je me présentai chez la chère fille pour voir si l'aveugle amour n'avait pas porté à faux. Elle a dix-huit ans, est innocente comme un enfant, jolie, bonne, et a pour mère une honnête veuve.

Ton fils avait placé assez loin l'époque du mariage. J'en rapprochai le jour. Comme c'est ton fils, Simon, et qu'il est honnête et brave comme un marin, je m'assis entre les deux jeunes gens ; je donnai à la fille dont de cœur était agitée par l'attente, la crainte et l'espoir, une feuille de papier, qu'elle prit de suite sans résistance ; bon signe ! Je l'invitai à y faire le calcul de ce que pourrait lui coûter son ménage. Elle sourit, et pensa que ce serait l'affaire de deux minutes et elle calcula ainsi que tous les jeunes gens ; elle regarda l'amour comme la cruche d'huile de la veuve, et compta la vie pour rien.

« Eh bien ; Dieu merci ! mon enfant, en ce cas vous n'avez pas besoin de mon secours ; car il n'en faut guère plus à deux serins.

« – Quand on aime, monsieur le capitaine, » dit-elle en rougissant..
« Quand on aime...., répéta ton fils, son écho en tout...

« – Un enfant vient après l'autre, repris-je très-sérieusement ; il faut alors... Elle me ferma la bouche avec sa main. Bref, sa mère et moi nous réformâmes son compte. Je rougis de voir qu'ils demandaient si peu. Hem !

dis je ; voyons comment, nous leur fournirons tout cela ; car je n'avais pas du tout l'intention de donner au jeune homme du superflu.

« Je te fais donner sur Hambourg un crédit de trois ans par ton père. Je te donnerai une maison avec une jolie boutique. Je vous avance la nourriture pour la première année, les frais de premier établissement du ménage, les frais de la noce, et, si Dieu le veut, je serai parrain. » Elle m'accorda cela, car elle vit l'œil de son futur plein de larmes. En un mot nous nous accordâmes ; et je pense que dans quelques années ton fils (car il travaillera) sera à son aise sans qu'il m'en coûte autre chose qu'à peine les intérêts de mon capital. Il t'écrit, mon ami, pour son assortiment de marchandises. Mais ne m'en rapportant pas entièrement à toi, j'en ai écrit à Chrétien Roloff, Tu peux l'entendre avec lui. La dépense fait tout. Je rougirais de voir le fils du riche Frantz avoir une boutique de mendiant

Ainsi donc, une demoiselle Nagel a demeuré à Bergedorff ? Aussitôt que lu en auras le temps, m'écrit-tu, lu prendras de plus amples renseignements. Mon cher Simon, quitte tout, et vole à Bergedorff, quoique je doute que tu... Tiens, je vais te conter toute l'histoire, et tu verras qu'il ne s'agit pas moins que de la femme de ton ami Frantz. Ma femme ! Les prêtres pourraient trouver à redire à ce nom ; mais ni toi, ni moi, ni le ciel non plus ; ainsi suffit.

Il y a sept ans que mon neveu alla aux eaux de Pyrmont avec sa femme, un ange de vertu, qui prie, et est cependant bonne. Je les accompagnai jusqu'à la première ville. Je voulus retourner chez moi, car ces continuelles promenades dans les allées... me semblent comme la promenade sur le pont du vaisseau, l'un derrière l'autre, le capitaine devant, la canaille derrière dix pas en avant, autant en arrière. Mais lorsque la voiture ; partit, que le postillon donna du cor, et qu'Augustine, ainsi s'appelle ma fille, me fit signe de son mouchoir, je me trouvais comme la cigogne avec l'aile engourdie à l'approche de l'automne. Il me fallait partir, et sur le champ. J'avais d'ailleurs quelques affaires à terminer à Londres, qui exigeaient m'a présence. Je fis remplir ma valise de linge, je pris un portefeuille garni de bons billets ; j'écrivis quelques lettres pour annoncer mon voyage ; je pris congé de deux jolis garçons, que je quittai à regret, et volai à Hambourg. Là

je respirai l'air de la mer, que je connaissais si bien ; je descendis l'Elbe, et partis pour Londres. O Simon ! lorsque j'entendis frémir au-dessus de moi les voiles, et qu'au grand étonnement des matelots, qui me prenaient pour un animal terrestre, je grimpai jusqu'au haut du mât, où je pus encore une fois considérer l'immensité, j'aurais alors de nouveau couru les mers, et me serais embarqué sur le premier vaisseau qui eût fait voile pour les Indes.

Nous arrivâmes à Londres ; je pris terre sur ce bord connu ; je me retrouvai dans ma première jeunesse, à ce baal masqué de l'univers, où chaque nation est chez soi, où l'on parle toutes les langues du monde. Je ne sais comment cela se fit, mais j'avais au moins quinze bonnes années de moins. Mon sang circulait avec plus d'activité dans mes veines. Je n'étais plus ce papillon qui, enfermé dans une chambre, brise contre les fenêtres ses ailes brillantes, et tombe à terre couvert de poussière. J'étais ce papillon en liberté, qui voltige d'une fleur à l'autre, et... j'étais jeune homme. D'anciens désirs renaquirent dans mon âme.

Je me promenais un matin au parc Saint-James, lorsque j'y rencontrai deux femmes, l'une un peu âgée, l'autre jeune, femme ou demoiselle. Je n'y fis point attention, car, quoique très-bien mises, je ne pensai pas qu'à une heure aussi indue, elle fussent autres que des femmes suspectes. Je descendis l'allée, et je me trouvai derrière elles ; pour les éviter, j'entrai dans une autre allée, et je crus les entendre parler allemand. Je m'approchai ; je ne m'étais pas trompé. Je fus vraiment peiné de rencontrer là des compatriotes ; je passai à côté d'elles, et examinai la jeune. Elle avait une très-belle figure, de grands yeux noirs, un très-beau nez ; bref, elle était très-jolie. Cela me peina encore davantage, surtout parce que, quelques jeunes gens qui les virent s'en approchèrent aussitôt. Je continuai mon chemin ; mais un instant après, j'entendis derrière moi une forte discussion. Je me retourne : les deux femmes paraissent être dans l'embarras ; la jeune femme, alla de l'autre côté de la plus âgée. L'un des jeunes gens la suivit, et dit : « Elle veut faire la prude ! »

Dans cet intervalle, je m'étais approché ; la plus âgée pria ces messieurs de se retirer, et leur dit qu'assurément ils se trompaient sur leur compte. Les jeunes gens se mirent à rire encore plus. et l'un d'eux, voulut à toute force

soulever le voile que la jeune femme venait de rabattre sur son visage. La plus âgée me regarda lorsque j'approchai, avec l'air d'implorer mon assistance ; et quand je me détournai de mon chemin pour avancer vers elle, elle dit en me regardant : « Nous sommes bien malheureuses ! » Son accent était si touchant, si franc, que je n'hésitai pas un instant ; je m'en approchai, et leur dis en allemand : « Probablement, vous êtes étrangères ? Avant midi, une honnête femme ne peut pas décemment se promener dans ce parc.

« – Ah ! ah ! un rendez-vous, dit l'un des jeunes gens. Papa, nous ne voulons rien du tout, continua-t-il, que faire à mademoiselle quelques compliments sur ses beaux yeux. Je croisai mes deux mains derrière mon dos, et dis froidement : « Ces deux dames sont étrangères ici, et dès ce moment sous ma protection !

« – Quant à la maman, dit l'un, nous ne lui en voulons pas ; cela vous convient très-fort ; c'est seulement à cette jolie fille que....

« – Oh ! monsieur, » dit la demoiselle en se mettant à mon côté.

« – Elles ne connaissent pas, dis-je en anglais à ces messieurs, la coutume qui interdit le malin celtic promenade à toute honnête femme ; mais à présent elles sont sous ma protection. » Je lui offris mon bras, le jeune homme présenta aussi le sien : « Nous partagerons au moins, dit-il ; dans quel *bagno* dînez-vous ?

« – Mes enfans, dis-je en élevant ma canne avec un geste significatif, vous êtes échappés de d'école ou de chez votre précepteur ; prenez garde que je ne vous reconduise à la maison, si vous n'y allez volontairement. » Quelques promeneurs s'étaient rassemblés autour de nous. « Je parie, mes enfans, dis-je gaiement, que vous ne connaissez pas encore un seul *bagno* à Londres ; c'est dans un roman que vous avez lu quelque chose de semblable. »

L'air comique avec lequel j'assurai cela, excita des éclats de rire. Je saluai ceux qui nous entouraient, pris les deux personnes sous mon bras. et m'en allai.

A la sortie du parc, l'un des jeunes gens, et même le plus retenu de tous, nous rejoignit. « Monsieur, dit-il, si vous êtes un homme d'honneur, comme

je le crois, vous ne manquerez pas de vous trouver ici demain matin, sans vos dames, à neuf heures ; je vous attendrai ici, à l'entrée.

« – Pour entendre sans doute les excuses que vous devez à ces dames ? Je n'y manquerai pas.

Nous nous saluâmes, et nous partîmes.

Nous trouvâmes leur voilure ; il me fallut les accompagner à leur maison, et déjeuner avec elles. Cette aventure m'avait rajeuni ; j'avais des droits sur ces dames, et la plus jeune me remercia avec tant de feu, avec une affection tellement mêlée d'inquiétude, que je commençai, comme un jeune homme de dix-huit ans, à me vanter de nies traits de bravoure en ce genre.

« Vous n'irez cependant pas demain ? demanda la dame âgée.

« – Je vous demande pardon, ma chère compatriote ; je m'y rendrai, pour voir si le jeune homme a autant de courage que d'effronterie. »

La demoiselle dit alors ; « Je dois être affligée que le hasard vous ait rendu notre sauveur ; nous paierons demain ce moment bien cher. »

Ces mots produisirent leur effet, et me ramenèrent à moi-même.

« Je puis bien vous avoir paru dans cette minute un peu fou, ma chère enfant, dis-je ; mais toutes les jeunes filles pourraient être témoins de notre entrevue de demain ; et si elles faisaient autre chose que rire, je veux avoir perdu la matinée d'aujourd'hui ; mais il faut que je m'y rende. Vous ne connaissez pas les usages, ma chère payse.

« – Mais que doit-on dire des jeunes gens, continua-t-elle gravement, si même des hommes...?

« – A tête blanche, voulez-vous dire ? C'est précisément pour cela, ma chère enfant. Ces étourdis croient, en montrant un peu de courage, réparer toutes leurs étourderies. C'est un peu héroïque, ou, ne peut le nier, de se placer de sang-froid devant un canon de pistolet. Si je manque au rendez-vous, je passerai pour un lâche, et il s'en retournera raccommodé avec sa conscience. Pourquoi ne lui montrerais-je pas que j'ai autant de courage pour faire le bien qu'il en a pour faire le mal ? Je laverai la tête au jeune homme ; et s'il est encore en lui quelques sentimens d'honneur, je leur donnerai une nouvelle force. Quant au duel, soyez tranquille. »

Je la tranquillisai en effet. Le lendemain, lorsque j'étais à l'entrée du parc, je fus accosté par un homme qui me dit : « Je suis chargé, monsieur, si vous êtes la personne qui prêtez hier deux dames sous votre protection..... (Je fis signe qu'oui.) Je suis chargé de la part de ces dames, dont je suis l'ami, de vous accompagner. »

Mon adversaire arriva avec un second.

« Hier, monsieur, dit-il, brûlant en partie de colère, en partie de honte...

« – Hier et aujourd'hui sont deux jours, monsieur, dont vous ne vous vanterez pas lorsque vous serez à mon âge.

« – Je sais ce que vous pouvez dire, reprit-il, cherchant à paraître calme. (Ce qui ne lui réussit pas.)

« – Non vous ne le savez pas, dis-je froidement. Hier, en voire présence, un misérable osa offenser deux dames ; et aujourd'hui, vous avez l'intention de tuer un homme qui, en protégeant ces dames, fit tout ce que tout honnête homme devait faire. Croyez-vous que j'aie eu tort ?

Ce que je dis le troubla un peu.

« – Je vous prie, monsieur, de laisser ce chapitre. Nous sommes ici..., vous savez pourquoi, j'espère. – Je le sais, répondis-je ; mais vous ne savez pas ce qu'un homme comme moi peut dire ; car, jeune homme, à votre âge, ou compte sa vie pour rien. Quel prix, en effet, peut-elle avoir ? Qu'un père, qu'une mère se désespèrent, qu'importe au fils ? Il n'a point encore pris dans la vie de racines qui l'y attachent. Que sacrifie-t-il ? ni femme ni enfans ; tout au plus quelques créanciers, ou quelques soirées dans une taverne. J'ai connu des filles qui seraient mortes volontiers pour le plaisir d'avoir un bel enterrement. Est-ce faire l'éloge d'un jeune homme, que de dire : Il est mort en brave dans un duel ? »

Pendant que je parlais ainsi, nous avançâmes lentement à travers le parc, jusque derrière les arbres. Je commençai à être content du jeune homme, car il se troublait de plus en plus.

« Je voudrais, monsieur, dit-il, que nous nous fussions rencontrés hier ailleurs qu'ici ; mais ce n'est point la crainte, ajouta-t-il d'un ton brusque, qui me force à parler ainsi.

« – Je le désirerais de même, jeune homme ! Je ne dois pas parler ainsi, je le sais ; mais je le veux, parce qu'en mourant je dirais encore : La journée d'hier ne vous fait point honneur, celle d'aujourd'hui non plus, quelle qu'en soit la fin ; tandis qu'elles me font honneur toutes deux.

« – Vous l'irritez, me dit son second en secret ; l'affaire peut encore s'arranger.

« – Peu m'importe, dis-je, qu'il se fâche ; car l'homme n'est pas un tigre qui ne désire que le sang, lorsqu'il est irrité. L'homme doit peser, juger, non assassiner, déchirer dans une aveugle colère. »

Mon homme rougit ; mais il dit avec calme, et en souriant : « Vous avez, ce me semble, le droit de parler ainsi, si vous ne voulez pas me disputer le mien, de me faire rendre satisfaction. Je vous le répète, je voudrais vous avoir rencontré partout ailleurs que dans ce parc.

« – Peut-être en direz-vous autant demain de la journée d'aujourd'hui ; et après-demain de celle de demain, et à l'article de la mort, de votre vie entière.

« – Vous me faites bien sentir, monsieur, que mon caractère a pu vous paraître équivoque hier.

« – Hier ? toujours hier ! Un autre que vous et moi a décidé de la journée d'hier. Vous pouvez encore décider de celle d'aujourd'hui, du moment actuel. »

Il me regarda avec des yeux qui commençaient à se mouiller. Je restai tranquille devant lui ; je le regardai avec confiance et fermeté. « Décidez, décidez, jeune homme, de l'instant actuel. » Il me regarda avec émotion, son œil étincelait, sa joue brûlait de colère, à ce qu'il sembla ; mais au même instant il baissa un genou devant moi, et dit : « Pardonnez-moi la journée d'hier, et j'aurai décidé de celle d'aujourd'hui. »

Mon vieux Simon ! je me jetai dans les bras du généreux jeune homme, je le pressai contre mon cœur, je l'appelai mon fils. « Vois-tu, m'écriai-je, qu'il y a un plus noble combat que celui où il s'agit de la vie et de la mort, le combat pour la vertu et la vérité. O mon fils ! tu es plus généreux que moi ; je ne voudrais pas à présent, pour l'univers entier, t'avoir rencontré ailleurs que dans ce parc.

Nos deux seconds s'embrassèrent aussi ; ils étaient touchés jusqu'aux larmes, et moi j'étais content comme un roi. Je demandai au jeune homme son nom ; il me dit : Webson. Je fus effrayé, son père est mon ami ; il y a plus, son bonheur est mon ouvrage. Je lui dis mon nom à l'oreille ; il pâlit. Pourquoi pâlis-tu ? dis-je ; je puis dire à ton père que son fils est un brave homme.

Nous nous en retournâmes ; mon second me quitta. Peu à peu la conversation devint plus aisée, plus gaie ; Webson voulut absolument faire ses excuses aux deux dames, Il fit un grand éloge de la beauté, des charmes de la demoiselle ; et moi, vieux fou, je dis que je ne savais où elles demeuraient. C'était ma foi pure jalousie, car le jeune homme était beau comme Apollon.

J'allai voir mes compatriotes. Elles savaient déjà tout ; elles avaient été très-inquiètes sur mon compte, et elles m'attribuèrent tout le mérite de l'issue, qui était cependant l'ouvrage du généreux jeune homme. Elles ne tarirent point sur les louanges qu'elles donnèrent à mon mâle courage, à mon sang-froid. J'appris alors leur nom. M^{me} Nagell et sa fille étaient venues d'Allemagne pour prendre possession d'un héritage qu'on leur disputait.

De la manière dont elles me racontèrent leur affaire, je ne pus que leur donner l'espoir de réussite. Cependant, j'entrepris d'éclaircir ce point, et je finis par savoir que j'avais bien prédit. Elles ne purent hériter de rien. J'allais les voir tous les jours, et chaque jour la demoiselle me plaisait davantage. Il me sembla parfois n'être pas si âgé que je l'étais en effet ; je croyais même voir qu'elle remarquait aussi peu l'âge que j'avais. En un mot, j'étais sur le point de redevenir un freluquete. Je remis en état mon riche uniforme de capitaine de vaisseau. Au lieu de ma paisible et commode monture, j'eus un cheval fringant, sur lequel je risquai de me casser le cou. J'aurais même fait des madrigaux, si je n'avais rougi de faire encore de pareilles folies dans ma quarante-septième année. J'appris toutes sortes de ruses ; par exemple, de parier avec la demoiselle, pour, sous ce prétexte, lui faire de beaux présents. La mère, pensais-je, s'aperçoit de mon inclination, car elle me laissait souvent seule avec sa fille ; mais les craintes de la fille,

lorsque je me trouvais seule avec elle, me convinquirent bientôt que je n'étais pas aussi avancé que je le croyais.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, et il me sembla approcher de plus en plus du but désiré. Je crus voir naître chez la charmante fille un penchant pour moi. Cependant, je voulais être sûr de mon fait, et je me tus, quoique l'univers s'ouvrît pour moi, et que la vie m'offrît de nouveaux charmes ; comme lorsqu'après avoir navigué dans les brouillards du pôle, on revient sous le doux ciel du tropique.

Une fois, je rencontrai la mère seule ; je parlai de son retour, de ses projets lorsqu'elle serait de retour en Allemagne. Je m'étais bien gardé de laisser apercevoir à la mère ou à la fille que j'étais riche ; elles ne savaient rien de moi, sinon que j'étais garçon ; elles ne savaient pas même que j'habitais l'Allemagne. La mère parla de sa fille, et dit que sa main était à peu près promise.

« A qui ? demandai-je en faisant des efforts pour cacher mon trouble.

« – A un jeune homme qui a un petit emploi. Il ne lui rapporte pas grand'chose ; c'est cependant assez pour ne pas mourir de faim. »

La mère me regarda fixement, je ne savais pourquoi ; je me tins ferme. Je pris un air gai, et ainsi se passa cette entrevue.

En rentrant chez moi, je ne veux pas le nier, je brisai de dépit une bouteille de vin du Rhin, dont le bouchon ne voulait pas sortir de suite ; je jurai contre les femmes, contre le monde, contre moi-même ; je remis tranquillement mon vieil habit, vendis mon coursier, fis toutes sortes de changemens dans mon train de vie, et renonçai au mariage à jamais. Je retournai, après un intervalle de quatre jours, chez les deux dames, pour prendre congé d'elles, car, dans pareilles occasions, j'ai toujours rompu sur le champ : c'est la meilleure manière de retirer son enjeu.

Abendstedt.

L'AMOUR, mon cher Simon, accroche un petit grelot au cou de chaque homme, fût-il Pythagore lui-même..... Julie (c'était son nom) reçut mes

adieux avec un regard sombre ; elle parut irrésolue. C'était une scène comme lorsque les flots d'une bourrasque passée vont au nord, et ceux d'une nouvelle bourrasque au midi, et qu'on n'a aucune marelle assurée. Il en était ainsi de nous ; nous dûmes beaucoup de mots qui portaient des lèvres, non du cœur. La mère s'assit, se leva ; moi, j'en fis autant. Tiens, j'étais si impatient lorsque je rencontrai un moment son œil tristement fixé sur le mien, que j'étais prêt à m'écrier : C'est ce prétendu d'Allemagne qui me chasse. Il me semblait que ses regards tristes, que ses dernières paroles m'enchaînaient, que je ne pouvais plus partir. Je commençai donc mes adieux ; ils furent pénibles, mais le départ était décidé.

De retour chez moi, je me promenai à grands pas, en poussant de profonds soupirs, comme un roi de tragédie qui veut se poignarder ; et ne me fiant pas entièrement à moi, je me dis : « Suis-je donc un monstre ? et n'a-t-elle pas, lors de mes adieux, soupiré comme moi ? Je commençais à capituler avec ma passion. Je m'écriai tout haut : « Elle aussi, n'est plus très-jeune ! Elle a déjà vingt-cinq ans... Je ne me fiais plus à moi ; je donnai ordre que l'on m'amènât des chevaux ; j'envoyai encore à ces dames un billet de banque, montai en voiture, et partis. Je trouvai toutes les routes mauvaises, tous les chevaux misérables, et tous les aubergistes des fripons.

J'allai ainsi vers l'Ecosse, tantôt jurant, grondant ; tantôt tranquille, et faisant des réflexions. Un mois après, je rentrai à Londres, n'ayant vu l'Ecosse que de loin.

C'est un drôle d'être que l'homme ! A peine fus-je rentré dans mon appartement, que mon cœur palpitait du plaisir d'être si près d'elle ; mais j'affectai de l'indifférence. Je frottai avec mon mouchoir une table d'acajou pour la rendre plus luisante encore, comme si j'étais venu exprès pour cela. Je voulais me cacher à moi-même que j'étais amoureux fou de la demoiselle : que j'étais revenu pour dire à la mère, à qui cela ne pouvait déplaire, que j'étais très-riche, et que le jeune homme d'Allemagne n'avait d'autre avantage sur moi que quelques années de moins. C'était là ma secrète intention ; mais en même temps je me dis : Je ne veux point troubler leur bonheur.

Mais, pensais-je, elles pourraient avoir besoin des conseils d'un ami ; elles veulent aller en Allemagne. Trois jours après, j'avais acheté deux beaux chevaux de carrosse, et une voiture élégante. Je combattis ma vanité ; et enfin, fier de la petite victoire que je remportais sur elle, je finis par aller à pied dans la demeure de ces dames.

« Elles sont parties il y a quatre jours pour l'Allemagne.

« – Il y a quatre jours ! Morbleu ! Et vous ne savez pas si elles ont pris le paquebot de Hambourg ?

« – Je ne puis vous le dire. Elles ont quitté Londres à regret ; il leur était devenu cher ; elles m'ont chargé de vous dire bien des choses. »

Elles étaient parties, Simon ! Londres leur était devenu cher ! C'était là le texte d'où je tirai tout ce qui convint à mon chagrin. Je considérai que par ce mot de Londres, elles ne pouvaient entendre que moi. Mais à présent tout était perdu. Je terminai mes affaires ; et, quinze jours après, je descendis la Tamise, afin de faire voile pour Abendstedt au premier bon vent.

Autrefois, lorsque je me trouvais au milieu de cette forêt de mâts, mon cœur s'ouvrait comme l'huître au soleil ; mais alors ce ne fut plus la même chose. J'étais à bord de notre ancien camarade Townsed. Je pris un bateau, et voguai au milieu des bâtimens pour voir si je ne découvrais pas encore quelque autre compagnon de voyage que je pusse presser contre mon cœur affligé.

Il m'arriva de heurter un bateau dans lequel était une femme bien enveloppée tout comme moi, pour n'être pas mouillée par l'épais brouillard qui obscurcissait le jour. Quelques matelots qui conduisaient le bateau, criaient de temps à autre : « Hope ! capitaine Walter ! Cette pauvre femme peut chercher long-temps, » dît mon matelot.

Cela excita mon attention. J'observai, car nous voguions absolument derrière le bateau de la dame, qu'elle disait elle-même parfois en passant près d'un bâtiment : « Hope ! capitaine Walter ! » mais avec une voix tremblante, car les grossiers marins se moquaient d'elle. Comment la pauvre femme eût-elle pu trouver le vaisseau qu'elle cherchait, les matelots qui la conduisaient étant des fripons qui prolongeaient la course pour gagner de l'argent ?

« De quelle nation est le capitaine Walter ? quelle est sa destination ? » demandai-je aux matelots. L'un d'eux répondit brusquement : « Je dois seulement crier : Hope ! capitaine Walter ! » Il appela de nouveau, et alla de l'autre côté du bateau pour m'échapper.

Dois-je le suivre ? « C'est un fripon, » dit mon matelot. Assurément, dis-je. C'est une pauvre femme qui ne connaît pas les usages.

De cette manière, vous ne trouverez jamais le vaisseau que vous cherchez, criai-je à la dame qui était dans le bateau. Elle se tourna vers moi, et dit presque en pleurant : « Voilà déjà deux heures que je vogue ainsi. –

Entrez dans mon bateau, ». lui dis-je en longeant le sien. Elle réfléchit un instant. « Tu es un fripon, cria mon matelot au sien, de ne pas demander la nation. – Je n'en suis pas chargé, » répondit le drôle. Et alors seulement la femme entra en hésitant dans mon bateau.

« C'est un hambourgeois, dit la dame, et il fait voile pour Hambourg. » Nous étions en ce moment montés à bord de Townsed. Je me fis donner un porte-voix ; on m'indiqua le mouillage des Hambourgeois. Je m'assis à côté de la dame, et demandai si ses effets étaient déjà à bord.

« O Dieu ! » s'écria-t-elle troublée ; elle ouvrit son manteau, releva le double voile qui couvrait son visage, et je reconnus ma Julie. Elle voulut sourire, mais elle répandit des larmes, des larmes amères. Je pris ses mains. Je la priai, avec le feu de la passion, de me dire ce qu'elle avait. Nous parlions allemand.

Elles étaient sur le point de partir, lorsque sa mère était morte de maladie à Barfleet. Maintenant elle se trouvait seule, et sans une protection, qui du moins lui donnait le courage qui manquait souvent à sa mère. Sans amis, elle est contrainte de courir elle-même au port à la recherche d'un bâtiment, et de faire prix pour sa traversée. « Et à présent, dit-elle, mon bon génie vous conduit pour la seconde fois sur mon chemin, à mon secours : à présent je ne crains plus rien. » Elle dit tout cela avec une vivacité qu'un jeune homme eût peut-être pris pour de la passion. Mais j'étais devenu un peu prévoyant ; et le jeune homme à qui sa main était promise se présenta de nouveau à ma pensée.

Lorsque nous fûmes parvenus aux vaisseaux allemands, je pris mon porte-voix, et criai : « Hope ! hope ! hope ! Oh ! dis-je, ému du sens de ce mot¹, si quelque ange voulait aussi me dire ce mot si cher ! Elle rougit et baissa les yeux. Je vis dans cela un non significatif. « Hope here ? répondit un porte-voix. Capitane Walter ! – O Dieu, dit-elle tout bas en me serrant la main : Hope here !

« – Oui, ici, dis-je ; » et je pressai mes lèvres sur sa belle main. Cette main trembla dans la mienne ; mais Julie détourna son visage enflammé vers la mer. A présent, j'avais parlé : mon cœur battit plus fort pendant quelques instans. Pauvre enfant ! pensai-je : va vers le but que tu désires. Je ne t'inquiéterai plus. Je parlai au capitaine Walter ; son intention était de ne lever l'ancre que le lendemain au soir. Je donnai commission à un matelot de venir m'avertir à Gravesand s'il arrivait quelque changement et je partis avec Julie, après avoir fait marché pour ma traversée avec le capitaine Walter.

Nous voguâmes tranquillement vers Gravesand. Elle regardait la mer de son côté, et moi du mien. Elle portait quelquefois sa main sur son visage ; c'était, à ce que je crus, pour essuyer ses larmes. Je réfléchissais comment je pourrais résister à ses attraits ; et nous arrivâmes ainsi à Gravesand. J'écrivis quelques lettres à Londres ; je fis quelques emplettes nécessaires pour mon voyage, auxquelles je n'avais pas songé. Elle était assise tranquillement, et observait tout cela. Je rassemblai tout mon courage, et dis en riant : « Il y a du danger pour une femme comme vous à voyager seule. Un père où une mère ont leur utilité. »

Ici elle se leva, comme si elle eût voulu se mettre à genoux devant moi.

« Monsieur le capitaine, dit-elle, vous oppressez mon cœur par votre bonté. »

Ce pauvre cœur ! dis-je eu badinant. Il me devint cependant presque pénible de supporter les regards, pleins d'attrait qu'elle jetait sur moi. Je m'efforçai de conserver pendant toute la journée mon humeur badine, et de jouer le rôle de ; père ; la soirée vint avant que nous y eussions pensé ; ce fut un des jours les plus doux, mais aussi les plus pénibles de ma vie. Je ne pouvais voir indifféremment si près de moi cette jolie fille dans tout l'éclat

de sa beauté. Elle prit part à mon badinage ; elle me rendit de ces petits services que rend une fille à son père. Elle me servit ; elle me versa à boire. Le soir, elle se déshabilla dans un petit cabinet, séparé seulement par une mince cloison de mon appartement. Les chambres étaient occupées par de nombreux voyageurs. Elle reparut dans un léger déshabillé, presque comme une jeune mariée. La vie domestique que j'aurais pu mener avec elle s'offrit à mes yeux sous les plus riantes couleurs. Oh ! mon bon Simon ! et cependant je dis : Allons, ferme mon cœur ! sois un homme, Frantz ! et je souris comme si j'avais vécu ainsi pendant un grand nombre d'années ; comme si elle eût été ma sœur, ou la femme d'un intime ami. Enfin elle prit un flambeau, vint vers moi, et me dit avec sa douce voix, qui pourtant pénétra mon cœur comme la foudre, et causa une commotion rapide aux plus secrets ressorts de mon âme : « Bonne nuit, mon cher père ! » Je lui tendis la main, qu'elle baisa au même instant. O Dieu ! pourquoi porta-t-elle ainsi dans mon âme déjà brûlante une flamme inextinguible ! Je me levai ; elle était très-émue. Déjà j'étendais mes bras pour la presser contre mon sein ; sur mes lèvres traîtresses était déjà le mot *fille*, sous lequel je voulais cacher mes désirs ; mais un regard jeté sur son visage pudique, timide, sur ses yeux baissés, sur sa figure tremblante, me rendit mou courage et assez de présence d'esprit pour lui dire : « Bonne nuit, ma petite fille ; n'oublie pas de prier Dieu pour un bon voyage. »

Elle fit une profonde révérence, probablement par distraction ; et alla dans son cabinet, devais dans le mien. Bonne nuit, Simon !

Abendstedt.

Ton fils, mon bon Simon, est heureux. Je les ai menés à l'autel : Dieu répande sur eux ses bénédictions, la paix, la confiance et l'amour !

La porte du cabinet dans lequel entra Julie se ferma pour moi. J'entendis les mouvemens du lit qui la recevait. J'ouvris la croisée ; nous demeurions sur le quai : au-dessous de la fenêtre mugissaient les flots. Du côté de Sheerness, la lune se leva sur l'immense plaine d'eau. Les voiles blanches voltigeaient dans le port comme les apparitions de quelques esprits. De

temps en temps seulement on entendait le bruit du canon de quelque bâtiment qui levait l'ancre dans le silence de la nuit. Parfois aussi se faisaient entendre les cloches des vaisseaux pour relever les gardes ; et les flots réfléchissaient de plus en plus l'éclat argenté de la lune. Des coups de vent du sud chassaient sur un ciel serein quelques nuages obscurs, qui faisaient avec les voiles brillantes et les vagues argentées le plus beau contraste. Ce spectacle majestueux me fit plaisir : je l'observai pendant quelque temps ; mais il me semblait toujours entendre, à travers le bruit des vagues qui se brisaient contre le mur du quai, la douce respiration de ma chère Julie.

Je me jetai enfin plein d'impatience sur mon lit, et m'y endormis. Était-ce un rêve ou la vérité ? Je m'étais élancé de mon lit ; il me semblait avoir entendu sa voix me crier : « Nous allons mourir ! nous coulons bas ! » J'écoutai, tout était tranquille : je vis à la lune qu'il était environ deux heures. La fenêtre était ouverte ; la porte de son cabinet s'ouvrait et se refermait. Je la fermai, mais le courant d'air la rouvrit : il me sembla de nouveau entendre sa voix. Je regardai par la porte si elle était par hasard éveillée. Non ; elle dormait d'un paisible sommeil, étendue sur le lit, éclairée par les rayons de la lune, qui se jouaient à travers les rideaux blancs de sa croisée. Je ne pus m'empêcher de faire un pas de plus vers elle.

Je considérai ce visage tranquille, dont le sommeil avait banni toute inquiétude, son sein qui s'élevait doucement, et dans lequel résidait la paix. Je restai ainsi devant elle une minute ou deux. Que n'est-elle à moi ! dis-je tout bas.

Je retournai triste dans mon appartement, et fermai bien sa porte. Je ne pus dormir : je passai la nuit dans des rêveries douces et mélancoliques ; mais je résolus de la quitter dès que nous serions sur le continent ; car... car... mon cœur devenait trop faible.

Le lendemain elle reparut belle comme la nature à son réveil, avec le sourire de l'innocence, de la tranquillité et de la paix.

Je prétextai des affaires, seulement pour ne pas rester près d'elle. A midi, nous nous rendîmes à bord, et nous appareillâmes avec le flux. J'avais loué une cahute pour nous. J'étais souvent sur le pont avec le capitaine, bon

jeune homme qui faisait ce voyage pour la première fois. La quatrième ou cinquième nuit, je couchai à deux pas de Julie ; je m'éveillai enfin au bruit qui se faisait au-dessus de nous : j'entendis soupirer Julie. « Vous êtes éveillée ? demandai-je. – Oui, depuis deux heures ; il y a un bruit extraordinaire à bord ; cela m'a effrayée. »

Je sautai de mon lit, et je sentis de suite au mouvement du vaisseau, au roulis des vagues, au bruit qui se faisait au-dessus de nous, que nous avions une tempête. Je montai ; la tempête était en effet très-forte, et augmentait d'un moment à l'autre. Le vent chassa le vaisseau.

« Capitaine, où sommes-nous ? dis-je.

« – Je crois que nous sommes en sûreté, » répondit-il. Je montai sur le pont : nous courûmes vigoureusement avec un vent de nord-ouest. « Qu'est-ce que cela ? » demandai-je à un matelot. Je voyais dans le lointain un feu dont la flamme, rouge, tantôt s'élevait avec force ; tantôt paraissait s'éteindre, suivant les coups de vent. Oh ciel ! m'écriai-je, le capitaine croit que nous sommes à la hauteur de Wanger-Oeg ; c'est Heilige-Land² avec son phare. Je sautai sur le gouvernail ; car nous étions inévitablement perdus si nous avions continué dans la même direction encore pendant un quart d'heure. Le capitaine appela pour savoir qui tournait le gouvernail.

« Heilige-Land ! capitaine, » criai-je. Il monta, il vit, il se jeta dans mes bras : « Notre sauveur ! dit-il ; notre libérateur ! Heilige-Land ! »

Nous changeâmes de route ; mais le gros temps augmenta. Je descendis chez Julie. Elle était encore dans son lit : « Oh ! qu'y a-t-il donc ? » demanda-t-elle en me tendant ses deux bras. Encore plein de la pensée qu'elle avait été si proche de la mort, je la serrai contre mon sein ; j'appliquai sur ses lèvres le premier baiser, au milieu des mugissemens de la tempête : au milieu des vagues qui nous menaçaient de la mort, je la tins dans mes bras ; je la pressai contre mon cœur palpitant. J'oubliai la tempête, notre danger : j'étais heureux ; car ses bras tremblans me pressaient contre son sein agité, dont mon cœur sentait les battemens.

Le roulis du vaisseau devint terrible. Elle tomba dans mes bras avec un cri d'effroi. « O Julie ! tout va bien, » criai-je. Dans le même moment, le capitaine entra chez nous avec une lanterne. Il était suivi du charpentier.

« Dieu ait pitié de nous, dit-il, nous n'y résisterons plus. Clouez les sabords. » Julie vit la figure pâle du capitaine, l'eau qui dégouttait de ses cheveux. Le charpentier cloua des planches contre les fenêtres de la cahute.

Julie me serra plus fort dans ses bras, et dit : « Hélas ! faut-il mourir ! »

« Qu'y a-t-il donc, capitaine ? demandai-je.

« – Nous portons à force sur Heilige-Land, sans qu'il y ait moyen d'y résister. » Je m'élançai sur le pont, je fis tourner, je fis carguer la voile de misaine, et ainsi nous courûmes lentement, avec le vent au nord nord-ouest. Je pensais qu'ainsi, avec un peu de bonheur, nous atteindrions Husum. De cette manière, notre route fut assurée ; mais alors les mâts commencèrent à craquer, comme s'ils allaient se briser ; le vaisseau fut cruellement secoué. Je vis bien que nous ne pourrions y tenir pendant long-temps ; mais j'espérais au moins passer Heilige-Land. Les matelots m'obéissaient ; le capitaine, était presque à mes genoux ; je le priai seulement d'inspirer du courage à ma fille. Il descendit. A minuit, le plus fort vent cessa ; je pus gouverner ; le pis était de ne pas savoir où nous nous trouvions. Je descendis à la cahute, chez Julie.

Ici le capitaine se jeta à mes genoux, et me nomma mille fois son libérateur, son sauveur, celui de sa famille, « Sans votre père, mademoiselle, nous étions tous perdus. » Julie s'élança dans mes bras, et dit en versant des larmes brûlantes : « Faut-il donc que je vous doive tout, même la vie ? » La crainte avait dérangé ses habits ; les boucles de ses cheveux bruns descendaient dans un beau désordre sur ses épaules découvertes. Elle avait les pieds nus ; son beau sein, gonflé d'abord par la crainte, à présent par la joie, s'agitait, à moitié couvert d'un fichu. Qu'elle était belle ! qu'elle était attrayante ! Elle but, à ma prière, quelques verres de punch pour se fortifier ; nous en bûmes tous. Ensuite le capitaine nous quitta. Je me trouvai seul avec elle dans la cahute, faiblement éclairée par la lanterne. Je m'assis à côté d'elle ; elle caressa le sauveur de ses jours, et moi, mon vieux camarade, plein d'une passion irritée, après cette nuit terrible, consumé par ses caresses, par la vue de cette belle et jeune femme qui, à demi-vêtue seulement, s'abandonnait dans mes bras ; enhardi par sa tendresse, par le punch, par la nuit, je l'attirai sur moi. Hélas ! les tempêtes de la passion,

dans notre cœur, sont plus terribles que celles de la mer. Je la pris dans mes bras, oubliant tout, le devoir, l'honneur, l'innocence de cette fille, la confiance avec laquelle elle s'abandonnait à moi, oubliant jusqu'à l'amour que peut-être la reconnaissance et le plaisir venaient de faire naître dans son cœur... Elle tomba dans mes bras, et devint..... mon épouse.

Oui, Simon, mon épouse ! Je l'ai, depuis cet heureux instant, considérée comme telle, et j'espère qu'elle fut bien persuadée qu'elle était ma femme, car elle ne s'arracha point de mes bras, elle ne me chargea point de malédictions. Elle cacha son visage brûlant contre mon cœur, avec nue pudeur virginale, et puis sa bouche ardente appliqua sur mes lèvres le baiser de l'alliance éternelle. « A toi pour jamais ! dit-elle avec un soupir qui pénétra dans mon âme ; mon ami, mon libérateur, et à présent mon tout ! » Elle dit cela, et passa son beau bras autour de mon cou ; et je fus heureux. Je mis à son doigt une bague de prix : « Prends, ma chère épouse, le signe de notre éternelle union. »

Je prononçai ces mots ; au même instant le vaisseau toucha ; un cri terrible se fit entendre ; le vaisseau pencha ; je vis la proximité, la grandeur du danger. Je portai Julie bien vite en haut, telle qu'elle était, à peine vêtue ; nous avons été jetés contre les brisans de Heilige-Land. Tout l'équipage était ivre ; je fis mettre les chaloupes en mer, je fis des signaux de détresse. Il n'y avait aucun secours à attendre : la houle était terrible. Je ne pus confier Julie aux matelots ; ils étaient presque tous saisis d'effroi ; l'eau moulait à chaque minute ; toutes les pompes jouaient ; cependant le vaisseau se remplissait. Je fis descendre Julie dans la chaloupe ; je me disposais, avec le secours d'un matelot, à la conduire à terre ; on ne voulut pas le permettre : j'étais le seul espoir des matelots. Julie partit. Je suivis la chaloupe des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière les dunes.

Nous travaillâmes, nous allégeâmes le bâtiment, nous jetâmes quantité d'effets à la mer, et nous parvînmes ainsi à redresser le bâtiment, mais alors nous vîmes que tout était perdu ; tout le monde se jeta dans des chaloupes, le capitaine aussi. Les ingrats m'abandonnèrent, avec un mousse, à une mort inévitable. J'abattis à coups de hache quelques poutres, je les liai

ensemble avec une corde ; j'y attachai le mousse, qui criait de toutes ses forces ; je le descendis à l'eau ; je m'y élançai ensuite.

A peine avions-nous quitté le vaisseau depuis deux minutes, qu'il disparut dans les flots. Le flux nous éloigna du banc de sable. Je n'avais pas perdu l'espoir de me sauver, car nous n'étions éloignés de la terre que d'environ un mille anglais³ ; mais le mousse était sans connaissance.

J'aperçus un vaisseau à quelque distance. Je criai ; j'attachai mon mouchoir à un jonc très-long, que j'avais emporté à cet effet. Heureusement on nous aperçut, et on nous repêcha. Le bâtiment était frété pour Emden. Je demandai à être débarqué à Heilige-Land ; je racontai mon malheur, ma séparation d'avec mon épouse ; j'offris de l'argent. Le capitaine, insensible Hollandais, me regarda avec mépris sans m'écouter, fit le calcul de ce qu'il voulait avoir pour ma traversée et celle du jeune mousse, me fit payer, et continua sa route.

J'arrivai ainsi à Emden. Je volai à Heilige-Land ; on y avait connaissance de notre naufrage. Le capitaine était parti avec la dame pour Hambourg. On nous croyait péris, le garçon et moi. La dame était au désespoir. J'allai à Hambourg : le capitaine Walter n'y était plus. Je trouvai cependant un matelot de l'équipage ; il était tenté de me prendre pour un revenant ; la dame, à ce qu'il croyait, était partie pour le Mecklembourg, pleine de désespoir d'avoir perdu son père.

J'allai à Mecklembourg ; je n'en découvris aucune trace. Je fis demander la dame dans tous les journaux. Je ne reçus aucune réponse. J'étais malheureux de ne pas savoir de quelle contrée de l'Allemagne elle était, de n'avoir pas pris sur ses affaires de famille des informations qui eussent pu me donner quelque indice. Elle me croyait noyé ; elle avait encore moins de renseignemens sur mon compte que moi sur le sien. Tu sais, Simon, que partout en Angleterre on me connaît sous le nom de *sir Francis* ; j'avais même mes raisons pour lui taire ce que j'étais. Tu vois combien j'étais près du bonheur ; une tempête m'en priva pour jamais.

Mais pourquoi troubler le plaisir des autres par mes peines ? Je supporte mon malheur avec un visage serein, et en silence. Ainsi, lorsque je suis gai et content, comme ton fils te l'écrit, ce n'est que du bonheur des autres.

Lorsque mon neveu et la pieuse Augustine, et tous ceux qui sont autour de moi hissent le pavillon de la joie, je hisse aussi le mien ; mais cela me paraît comme le pavillon du vaisseau de l'infirmerie ou des prisonniers. Le pavillon est déployé, et au-dessous se trouvent le malheur et la misère.

Déjà depuis six ans je n'ose plus m'informer d'elle dans les gazettes ; car je réfléchis que sa main était à peu près promise ; que le besoin, la misère..... ô Dieu ! peuvent avoir forcé la pauvre fille à prendre un époux. Peut-être suis-je oublié ! peut-être le temps m'a-t-il effacé de son souvenir ! Elle a dû penser que depuis long-temps mon corps a été la proie des monstres marins. A présent, Simon, mon cœur est vivement agité du souvenir de cette nuit orageuse où je l'obtins et la perdis !.... A présent je n'oserais même pas me présenter devant elle ; elle s'effraierait peut-être comme à l'aspect d'un revenant présageant le malheur. C'est pour cela qu'il faut que je m'informe d'elle indirectement. Je crois qu'elle est dans vos environs. Je t'en prie, Simon, informe-t'en ; et si tu en apprends quelque chose...., personne que toi ne connaît mon secret...., n'en parle point, et écris-moi tout de suite. Je l'aime ; mais j'ai appris dans ma vie à faire de grands sacrifices. Hélas ! lorsque je vois autour de moi le plaisir paternel, le plaisir de l'amour, le plaisir de l'union, et qu'un père mourant jette son dernier regard sur ses enfans en disant : « Je ne meurs point tout entier, car ils vivent ! » je me demande alors : Quel crime ai-je donc commis ? pourquoi me faut-il mourir sans qu'aucune bouche m'ait donné le nom de père ?

Bah ! mon vieux Simon ! lorsque ton fils me serre la main quand je viens chez lui, et que sa femme se jette dans mes bras, n'est-ce point la même chose ? Ne suis-je pas père en effet ?... Une voix me dit : Non.

Ce Hollandais, ce Satan, Dieu le confonde ! Il n'avait ni femme ni enfans ; et, qui pis est, il avait fait pendant trente ans la traite des nègres : que lui importe qu'un pauvre capitaine délaissé soupire une fois par semaine ? Eh bien ! il était vieux ; s'il est mort, que la terre qui le couvre soit légère ! Je ne veux pas lui souhaiter de mal. Mais pourquoi fallait-il que le diable me fit précisément rencontrer un célibataire, un marchand

d'esclaves ? C'est là ce que je voudrais savoir ; et, Dieu merci, on peut souhaiter au diable tout le mal possible.

Adieu, porte-toi bien, mon bon Simon ! donne-moi bientôt de tes nouvelles, et sois discret.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***La Nouvelle Arcadie, ou
L'intérieur de deux familles , par
Auguste Lafontaine, traduit de
l'allemand par L. F*** [Louis
Fuchs]. Nouvelle édition***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5802299c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un

autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Pour entendre ce passage, il faut savoir que ce cri des marins, pour s'appeler de loin, *hope !* signifie en anglais, *espère* ; et *hope here !* *espère ici !*

2 *Wanger-Oeg* est une île du pays de Jevern, en Westphalie ; et *Heilige-Land* (Terre-Sainte) est dans la même mer, entre l'embouchure de l'Elbe et celle de l'Eyder. Ainsi, la route était perdue, et le vaisseau se trouvait beaucoup trop au nord.

3 Un tiers de lieue.

Table des matières

1. Page de titre
2. LE DIABLE SE MÊLE DE TOUT.
3. LA PAUVRE EMMA.
4. EMMA TEND DES FILETS, ET... S'Y PREND ELLE-MÊME.
5. LES MORTS RESSUSCITENT.
6. LES VIVANS SONT MORTS.
7. ADÈLE EST ENLEVÉE.
8. L'APPARITION,
9. LA TRAVERSÉE. Le capitaine Frantz à Schultess.
10. Notes
11. À propos de cette édition numérique